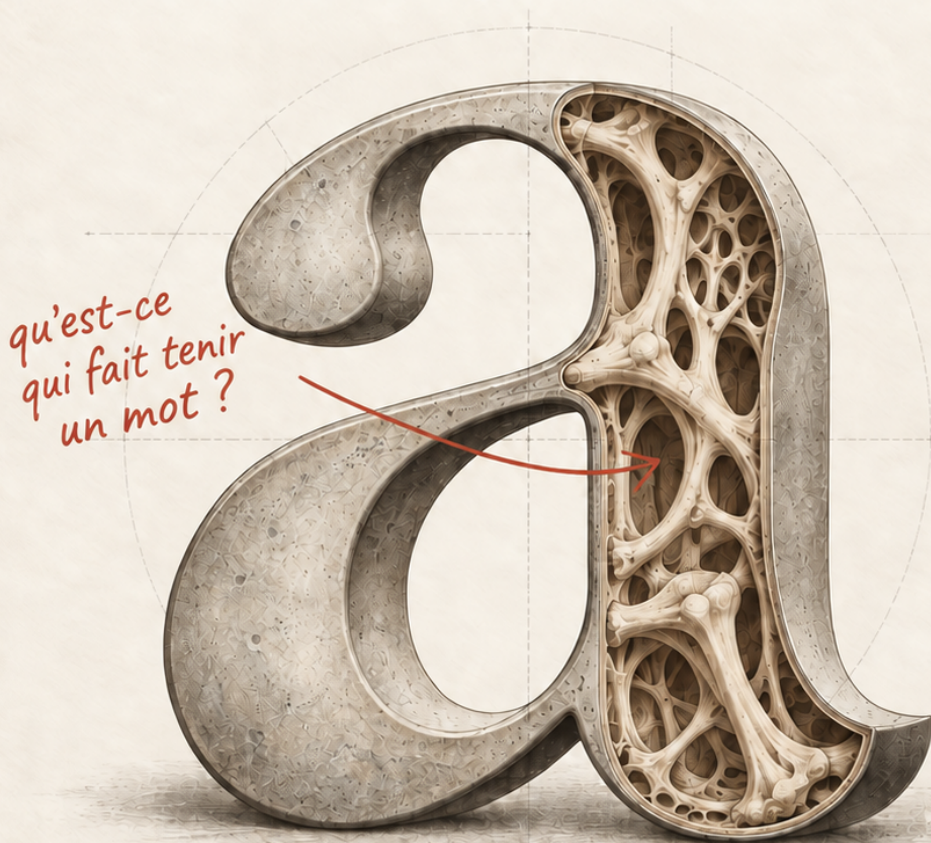


Les mots ont des os

*Comment explorer votre langue de l'intérieur
et apprendre les langues en les reconnaissant*



Alejandro Toledo Martínez

2026

MANUEL ÉLÉMENTAIRE D'ENDOLINGUISTIQUE

Les mots ont des os

*Comment explorer votre langue de l'intérieur
et apprendre les langues en les reconnaissant*

$\Phi \cdot \Theta \cdot \Lambda$

Alejandro Toledo Martínez

2026

Les mots ont des os. Manuel élémentaire d'endolinguistique.

© 2026 Alejandro Toledo Martínez.

L'endolinguistique a été fondée par la Dre Christiane S. Meulemans et le Dr José Ángel Elías Fernández y Cuevas. Les classes OAS, la psychophonologie et la métaphysique cualique sont des apports d'Alejandro Toledo Martínez dans cette tradition.

Pour en savoir plus : www.endolinguistics.science

Les livres de la série : www.independentbooks.site

Les étymologies et les codes cités ont été vérifiés dans le corpus intégratif du programme de recherche. Les pourcentages de vocabulaire partagé proviennent de la base de données IE-CoR. Adapté de l'original espagnol, *Las palabras tienen hueso*.

Table des matières

Avant de commencer	v
I Regarder de l'intérieur	1
1 Vos mots sont très vieux	2
2 L'os et la chair	9
3 Sept régions de la bouche	17
4 Le code	25
II S'en servir pour apprendre les langues	35
5 Parents de voyage	36
6 Les règles du voyage	47
7 Cartes de poche	58
8 La méthode, pas à pas	66
9 Quand il n'y a pas de parents	76

III	La musique de la voix	83
10	Os, couleur et musique	84
11	De la pensée au son	93
IV	Penser avec prudence	100
12	Le mirage	101
13	Ce que nous ne savons pas encore	111
	Pour finir	117
	Au lecteur	117
	Annexes	119
	Annexe A. Aide-mémoire	119
	Annexe B. Solutions	123
	Annexe C. Glossaire	130
	Annexe D. Pour continuer	135

Avant de commencer

Ce manuel est né d'une question que des jeunes, surtout, m'ont posée bien des fois, presque toujours avec un peu de méfiance : *l'endolinguistique, ça sert à quoi, au juste ?* C'est une bonne question. Je la fais mienne. Et la réponse courte, la voici : elle sert à regarder les mots de l'intérieur. Et quand on apprend à les regarder ainsi, on cesse d'apprendre les langues comme on porte des pierres, une par une. On commence à les re-connaître.

La réponse longue, c'est le reste du livre.

D'où vient ce que vous allez lire

Ce n'est pas moi qui ai inventé l'endolinguistique. Elle a été fondée au milieu du XX^e siècle par la Dre Christiane S. Meulemans et le Dr José Ángel Elias Fernández y Cuevas. À 31 ans, le Dr Elias parlait plus de vingt langues et avait étudié les mathématiques pures, la musique et la cryptologie. Plus tard, devenus médecins, tous deux ont repris une intuition plus ancienne, celle du neurologue belge Joseph Meulemans : il soupçonnait que l'hémisphère droit du cerveau fait avec le langage des choses que la science de son époque ne savait pas regarder. J'ai été l'élève direct des deux. Depuis, mon travail consiste à chercher, à ordonner et à mettre par écrit ce que j'ai appris, et à y ajouter quelques pièces à moi.

Il vaut mieux que vous sachiez dès maintenant quelles pièces sont

les miennes, pour ne pas les attribuer à qui ne les a pas faites. Les **sept familles de sons** avec lesquelles vous travaillerez à partir du chapitre 3 — les classes OAS — sont une proposition de ma part, tout comme la façon de les écrire avec des symboles grecs. La psychophonologie, dont nous parlerons dans la partie III, est aussi de moi, de même que la métaphysique cualique telle que je la comprends, qui pointe le bout du nez à la fin. Ce qu'il y a de solide dans tout cela, je le dois à mes maîtres. Les erreurs que vous trouverez sont les miennes.

Et il y a une dette plus grande que toutes les autres : celle envers la **linguistique historique**, la science qui reconstruit depuis presque deux cents ans, maillon après maillon, le voyage des mots. Sans son travail, il n'y aurait rien à raconter ici. L'endolinguistique n'entre pas en concurrence avec elle. Elle prend ce que la linguistique historique a découvert et en fait quelque chose que vous pouvez découvrir par vous-même.

Pour qui est ce manuel

Pour vous, si l'une de ces trois choses vous arrive :

1. Vous apprenez une langue — l'anglais, presque sûrement ; peut-être aussi l'espagnol, l'allemand, l'italien ou le portugais — et vous avez l'impression d'apprendre par cœur des listes qui ont disparu le lendemain.
2. Vous aimez les énigmes, les codes secrets, les motifs cachés, et il ne vous est jamais venu à l'idée que votre propre langue en était pleine.
3. Vous vous intéressez à la façon dont fonctionne l'esprit : pour-

quoi un mot vous semble dur et un autre doux, pourquoi un « non » peut être une porte qui claque ou une supplication.

Vous n'avez pas besoin de savoir la linguistique, ni le latin, ni rien que vous ne sachiez déjà. Il vous suffit de parler français, ce que vous faites depuis que vous êtes bébé, et d'avoir envie de regarder avec attention. Et peut-être d'accepter de réapprendre des choses que vous croyiez savoir.

Ce que ce manuel est, et ce qu'il n'est pas

C'est un **manuel pratique**. Il contient des explications, des exemples, des exercices et des défis. Il est fait pour être lu un crayon à la main et, de temps en temps, à voix haute.

Ce n'est pas un manuel de linguistique. Quand j'aurai besoin d'un terme technique, je vous l'expliquerai. Et quand la linguistique dit une chose avec plus de précision qu'on ne peut en mettre ici, je vous préviendrai.

Ce n'est pas non plus un livre de tours de magie. Dès le premier chapitre, vous trouverez des mises en garde. Certaines vous paraîtront rabat-joie. Elles sont là parce que l'outil que vous allez apprendre est puissant, et tout ce qui est puissant peut être mal employé. La même capacité qui vous permettra de voir que *père* et *father* sont le même mot peut vous faire croire que l'espagnol *mucho* et l'anglais *much* le sont aussi. (Ils ne le sont pas. Vous le verrez au chapitre 12, et cela va vous surprendre.)

Comment il est construit

Le manuel a quatre parties.

- **Partie I. Regarder de l'intérieur.** Vous apprenez à tirer le squelette d'un mot, à reconnaître les sept familles de sons et à lire un code.
- **Partie II. S'en servir pour apprendre les langues.** Vous apprenez à distinguer les vrais parents des ressemblances trompeuses, les règles selon lesquelles les mots changent d'une langue à l'autre, et une méthode pour étudier.
- **Partie III. La musique de la voix.** Les voyelles, le rythme, l'accent, et ce que la voix dit sans les mots.
- **Partie IV. Penser avec prudence.** Comment ne pas se tromper soi-même, et quelles questions restent ouvertes.

Tout au long du texte, vous trouverez des encadrés :

Essayez Un exercice court, à faire sur le moment. Presque toujours à voix haute.

Attention Un piège fréquent, et comment ne pas tomber dedans.

Défi Un exercice plus difficile. Ce n'est pas grave si vous ne le réussissez pas du premier coup.

Pour aller plus loin Quelque chose dont vous n'avez pas besoin pour continuer, mais qui peut vous intéresser.

Les solutions des exercices se trouvent à la fin, dans l'annexe B. Je vous demande une seule chose : essayez chaque exercice avant de

regarder la solution. Le chapitre 8 vous expliquera pourquoi ce n'est pas une manie de ma part, mais la façon dont fonctionne la mémoire.

Une dernière chose, sur le ton

Ce manuel ne veut vous convaincre de rien. Il veut que vous regardiez. Si, à la fin, vous entendez votre propre langue avec un peu d'étrangeté — comme lorsqu'on découvre un secret sur quelqu'un qu'on connaît depuis toujours —, il aura fait son travail. Et si, en plus, l'anglais, ou l'espagnol, ou l'allemand cessent de vous paraître un mur et commencent à ressembler à un parent éloigné qui parle avec un autre accent, tant mieux.

Alejandro Toledo Martínez

Les mots ont des os

PARTIE I

Regarder de l'intérieur

Vos mots sont très vieux

Trois scènes

Première scène. C'est lundi, premier cours d'anglais de l'année. Le professeur distribue une liste : *father*, père ; *foot*, pied ; *fish*, poisson. Il faut la savoir pour vendredi. Vous la répétez, vous cachez une colonne avec la main, vous la répétez encore. Mardi, vous en avez oublié la moitié. Personne ne vous a dit *pourquoi* le père se dit *father* et pas *blorp*. On vous a donné une poignée de faits isolés, distribués comme des cartes, et on vous a laissé seul avec.

Deuxième scène. Vous écrivez un message, vite, d'une seule main : *slt, tkt, bjr*. Personne ne vous l'a appris, et pourtant vous savez le faire. Et regardez ce que vous faites : vous enlevez aux mots presque toutes les voyelles et vous leur laissez presque toutes les consonnes. Jamais l'inverse. Personne n'écrit *au, iiè* pour dire « salut, t'inquiète ». Même quand vous ne gardez que des initiales (*stp, jsp, mdr*), ce sont presque toujours des consonnes. Sans que personne vous l'ait expliqué, vous savez que le message survit sans ses voyelles et qu'il ne survit pas sans ses consonnes.

Troisième scène. Mettez en ligne cinq mots qui veulent dire la même chose dans cinq langues :

français	anglais	allemand	latin	espagnol
père	father	Vater	pater	padre

Ils sonnent différemment. Ils s'écrivent différemment. Mais faites maintenant ce que vous faites dans vos messages : enlevez-leur les voyelles.

français	anglais	allemand	latin	espagnol
p · r	f · th · r	v · t · r	p · t · r	p · d · r

Quelque chose apparaît. Quatre des cinq mots se réduisent presque à la même chose : trois consonnes, toujours dans le même ordre. Et les différences qui restent ont un air de famille. Le *p*, le *f* et le *v* se font avec les lèvres (l'allemand écrit *Vater* mais prononce « fâter » : l'orthographe vous trompe, la bouche non). Le *d*, le *t* et le *th* anglais se font avec la pointe de la langue contre les dents. Et le *r* est un *r* partout.

Et le français ? Il a gardé les deux bouts, le *p* et le *r*. La consonne du milieu est tombée en route : *père* vient du latin *patrem*, et le *t* s'est usé au fil des siècles. Même abîmé, l'os se reconnaît. (Vous verrez au chapitre 4 que l'os, lui aussi, s'use.)

Trois scènes, un problème. La liste de la première scène ressemble à un tas de faits sans lien. La deuxième scène dit que vous savez déjà, sans le savoir, que les consonnes sont ce qui tient un mot debout. Et la troisième suggère que, si vous regardez les consonnes avec attention, la liste cesse d'être un tas : *father* n'est pas un mot étranger à apprendre par cœur, c'est *père* dit avec un autre accent. Un accent qui a des règles.

Ce manuel parle de cet accent à règles, et de ce qu'il y a dessous.

Une famille de langues grande comme la moitié du monde

Comment *père* et *father* peuvent-ils être le même mot, alors que le français vient du latin et que l'anglais n'en vient pas ?

La réponse, c'est que le latin et l'ancêtre de l'anglais étaient eux-mêmes frères. Il y a cinq ou six mille ans, quelque part entre l'est de l'Europe et l'ouest de l'Asie, vivait un peuple dont la langue n'a laissé aucune écriture. Pas une tablette, pas une pierre gravée, pas même son nom. Les chercheurs l'appellent l'**indo-européen commun**, ou **proto-indo-européen**, faute de mieux. *Proto* veut dire « premier » ; *indo-européen*, que ses descendants se sont répandus de l'Inde jusqu'à l'Europe.

Ces descendants sont très nombreux. Du même tronc sont sortis le latin (et, de lui, le français, l'espagnol, le portugais, l'italien, le catalan, le roumain), les langues germaniques (l'anglais, l'allemand, le néerlandais, le suédois), le grec, les langues slaves (le russe, le polonais), les langues celtiques (l'irlandais, le gallois, le breton), le persan, l'hindi et bien d'autres. Presque la moitié de l'humanité parle aujourd'hui une langue de cette famille.

Imaginez un arbre. Le français et l'anglais ne sont pas sur la même branche : l'un pousse sur la branche latine, l'autre sur la branche germanique. Mais c'est le même arbre, et les deux branches partent du même tronc.

Regardez ce qui est arrivé à un seul mot, le nombre trois, chez quelques-uns de ces parents :

langue	trois
français	trois
anglais	three
allemand	drei
espagnol	tres
grec ancien	treís
lituanien	trỹs

Six langues qui se sont séparées il y a des milliers d'années, dans des endroits qui n'avaient aucun contact entre eux, et toutes ont gardé la même chose : une consonne des dents suivie d'un *r*. (Dans *trois*, le *oi* se prononce « wa » : c'est une voyelle, vous le verrez au chapitre 2. Il reste *t · r*.)

Attention Quand vous lisez un mot précédé d'un astérisque, comme **tréyes*, cela veut dire que ce mot **n'est écrit dans aucun document**. C'est une reconstruction : ce que les linguistes déduisent qu'on a dû dire, en comparant tous les descendants. L'astérisque est une façon honnête de dire « cela, nous ne l'avons pas vu, nous l'avons déduit ».

Personne n'a écrit l'indo-européen. Tout ce que ce peuple a dit a voyagé d'une bouche à une oreille, pendant des centaines de générations, en changeant un peu à chaque étape. Et pourtant, quelque chose de ce qu'il disait est encore vivant dans votre bouche chaque fois que vous comptez jusqu'à trois.

Qu'est-ce qui a survécu au voyage ?

Voici la question qui soutient tout ce manuel. Si un mot a voyagé de bouche en bouche pendant cinq mille ans, en changeant de forme

à chaque génération, comment peut-on affirmer sérieusement — non comme de la poésie, mais comme un savoir — que *trois* et *three* sont le même mot ?

Pour pouvoir l'affirmer, il a fallu que quelque chose survive au voyage. Quelque chose de plus dur que les modes, de plus têtu que les siècles.

La linguistique historique a découvert ce que c'était au XIX^e siècle, et c'est l'un des grands exploits silencieux de la science. Elle a découvert que les sons d'une langue ne changent pas au hasard : ils changent selon des **règles**. Là où le latin avait *p*, les langues germaniques ont mis *f*, et pas dans un mot, mais dans des centaines, toutes en même temps. Là où le latin avait *t*, l'anglais a mis *th*. Si vous connaissez la règle, vous pouvez suivre un mot à travers les siècles, même s'il a changé dix fois de vêtements.

Dans ce manuel, vous allez apprendre plusieurs de ces règles. Mais je ne vais pas vous les donner comme une liste à apprendre par cœur. Vous allez les découvrir vous-même, en regardant des mots. Cette différence compte plus qu'il n'y paraît.

Endo : dedans

Et l'endolinguistique ? Qu'ajoute-t-elle à tout cela ?

Le mot se comprend par morceaux. *Endo*, en grec, veut dire « dedans ». L'endolinguistique étudie ce que les langues portent à **l'intérieur** : non pas ce qu'elles disent, mais la façon dont elles sont organisées sous ce qu'elles disent.

Il vaut mieux distinguer deux couches dès maintenant :

1. **L'exolangage**, c'est la langue telle qu'elle apparaît : les mots que

vous entendez et que vous dites, la grammaire, l'orthographe, ce qu'on trouve dans le dictionnaire. C'est la couche du dehors.

2. **L'endolangage**, c'est l'organisation profonde qui soutient celle du dehors : des motifs de consonnes qui se répètent, qui voyagent de langue en langue, et qui orientent le sens des mots sans que personne s'en aperçoive.

L'endolinguistique appelle ces motifs des **codes**. Un code, pour le dire vite, c'est le squelette de consonnes d'un mot, regardé d'une manière particulière. Vous apprendrez à les lire dans les trois prochains chapitres.

Et ils ont une utilité très concrète. Un code, c'est ce que *père* et *father* partagent sous le déguisement. Si vous apprenez à le voir, chaque mot nouveau d'une langue apparentée à la vôtre cesse d'arriver seul. Il arrive relié à quelque chose que vous savez déjà. Cela change la façon d'apprendre une langue, et le chapitre 8 vous explique pourquoi.

Ce que ce chapitre ne dit pas

Avant d'aller plus loin, deux précisions, parce que les malentendus commencent tôt.

La première : tous les mots de toutes les langues ne sont pas apparentés. *Père* et *father* le sont ; c'est documenté. Mais il y a des mots qui se ressemblent énormément et qui ne sont pas parents, et apprendre à distinguer les uns des autres, c'est la moitié du travail. (Qu'ils ne soient pas parents ne veut pas dire que leur ressemblance ne signifie rien ; vous le verrez au chapitre 12.)

La deuxième : un code n'est pas le « sens secret » d'un mot. Cette idée est tentante, et elle est fausse. Ce qu'est un code, alors, vous le

verrez au chapitre 4. Pour l'instant, retenez ceci : le code ne vous dit pas ce que veut dire un mot ; il vous dit où chercher.

Essayez Écrivez cinq mots que vous employez tous les jours, les premiers qui vous viennent. Enlevez-leur maintenant les voyelles, comme dans vos messages. Les reconnaissez-vous encore ? Y en a-t-il un qui devient méconnaissable ? Gardez la liste : nous nous en servirons au chapitre suivant.

Pour aller plus loin Cherchez sur Internet une carte des langues indo-européennes. Repérez le français, l'anglais, l'hindi et le russe. Vous vous rendrez compte que le français est plus proche de l'hindi que du nahuatl, la langue des Aztèques : le nahuatl appartient à une autre famille, l'uto-aztèque, qui n'a aucune parenté documentée avec l'indo-européen. Ce qui relie le nahuatl au français est autre chose, et vous le verrez au chapitre 9.

Au prochain chapitre, vous apprendrez la première opération de toute la méthode, la plus simple : séparer l'os de la chair.

L'os et la chair

Deux sortes de sons

Tout mot est fait de deux sortes de sons, et il vaut mieux sentir la différence dans la bouche avant de l'expliquer.

Dites *aaaa*. Vous pouvez le tenir aussi longtemps que vous avez de l'air. La bouche est ouverte, l'air sort librement et la voix résonne. C'est une **voyelle**.

Dites maintenant *p*. Impossible de le tenir : c'est un instant. Vous avez fermé les lèvres, l'air s'est accumulé derrière et il est sorti d'un coup. Dites *t* : la pointe de la langue a bouché le passage contre les dents, puis l'a relâché. Dites *s* : vous n'avez rien bouché, mais vous avez serré le passage jusqu'à ce que l'air siffle. Ce sont des **consonnes**. Une consonne, c'est quelque chose que vous faites à l'air : vous le coupez, vous le serrez, vous le détournez par le nez.

C'est pourquoi les consonnes ressemblent à un contour et les voyelles à une couleur. La consonne trace un bord ; la voyelle remplit l'espace entre les bords. Nous reviendrons à cette image dans la partie III, parce qu'elle va plus loin qu'il n'y paraît. Pour l'instant, restons-en aux bords.

Pourquoi l'os dure plus longtemps que la chair

Un mot est comme un corps : il a de la chair et il a des os. Les voyelles sont la chair. Elles sont molles, elles changent d'une région à l'autre, d'un quartier à l'autre, d'une génération à l'autre, et presque personne ne le remarque. Les consonnes sont l'os. Elles changent aussi — rien n'est éternel dans une langue —, mais elles changent plus lentement et, surtout, **elles changent selon des règles**.

Il y en a beaucoup de preuves, et vous en connaissez déjà quelques-unes.

- **Votre téléphone.** Vous l'avez vu au chapitre précédent : *slt, bjr, tkt*. Vous enlevez des voyelles, jamais des consonnes. Et regardez *tkt* : vous n'avez pas recopié les lettres de *t'inquiète*, vous avez noté ce que vous entendez. Vous tiriez déjà le squelette du son sans le savoir.
- **Les accents de l'anglais.** Le mot *tomato* se prononce à peu près « toméïto » aux États-Unis et « tomâto » en Angleterre. Les voyelles changent. Le *t*, le *m* et l'autre *t* restent à leur place.
- **Les écritures sémitiques.** L'arabe et l'hébreu s'écrivent, depuis des milliers d'années, en notant surtout les consonnes. Les voyelles s'ajoutent sous forme de petits signes facultatifs, ou ne s'ajoutent pas du tout. Qui connaît la langue les devine. Des cultures entières ont parié que l'os suffit.

Essayez Lisez cette phrase à voix haute : *Ls cnsnns prtnt l sns d mt*. Vous y arrivez ? Essayez maintenant l'inverse, avec seulement les voyelles : *e ooe oe e e u o*. C'est la même phrase. La première se lit ; la seconde est une énigme impossible.

Tirer le squelette : l'os se tire du son

L'ensemble des consonnes d'un mot, dans leur ordre, nous l'appellerons son **squelette**. Nous l'écrivons avec des petits points entre les consonnes, pour montrer que ce sont des pièces séparées :

mot	squelette
père	p · r
livre	l · v · r
bateau	b · t

Cela paraît facile, et c'est presque toujours facile. Mais il y a une règle qui change tout, et qu'il faut avoir bien en tête dès le premier jour :

Le squelette se tire du son, pas des lettres.

L'orthographe est une invention récente, pleine de caprices et de restes historiques. La bouche est bien plus vieille. Quand l'orthographe et la bouche ne sont pas d'accord, c'est la bouche qui commande. Et l'orthographe française n'est pas souvent d'accord avec la bouche. C'est justement pour cela que le français est un excellent terrain d'entraînement. Voici les pièges.

1. **Les lettres muettes ne comptent pas.** Beaucoup de consonnes finales s'écrivent sans se prononcer : *petit* → p · t, *grand* → g · r, *trop* → t · r. Et le *h* ne se prononce jamais en français, qu'on l'appelle « aspiré » ou non : *homme* → m, *hiver* → v · r. (L'espagnol aussi a un *h* muet, et il en a beaucoup : au chapitre 6, vous découvrirez pourquoi, et c'est l'une des plus belles histoires du manuel.)

2. **Le *n* et le *m* qui dorment dans la voyelle.** Dans *bon*, on n'entend pas de *n* : on entend une voyelle nasale, qui sonne par le nez. Le *n* ne fait que colorer la voyelle ; ce n'est pas une consonne. *Bon* → *b*. Mais dans *bonne*, le *n* se prononce vraiment : *bonne* → *b · n*. Le *n* dort dans la voyelle ; au féminin, il se réveille.
3. **Un son, plusieurs graphies.** Le son *k* s'écrit *c* (*café*), *qu* (*quatre*) ou *k* (*kilo*). C'est toujours *k*. Le son *f* s'écrit *f* ou *ph* (*pharmacie*). Le *ch* de *chose* est un seul son, et le *j* de *jardin* sonne comme le *g* de *gilet*. Le *gn* de *montagne* est aussi un seul son : *montagne* → *m · t · gn*.
4. **Une lettre, deux sons.** Le *s* de *sac* se dit *s*, mais celui de *rose* se dit *z* : *rose* → *r · z*. Le *c* se dit *k* dans *café* et *s* dans *cinéma*. Le *x* de *taxi* se dit *ks* : ce sont deux consonnes (*t · k · s*) ; celui d'*examen* se dit *gz* (*g · z · m*).
5. **Lettres doubles, un seul son.** Le *mm* de *pomme*, le *rr* de *terre*, le *ll* de *ville* : une seule consonne. On la compte une fois.
6. **Les semi-voyelles cachées dans *oi*, *ui* et *ie*.** Dans *moi*, *lui* ou *bien*, on entend comme un petit « *w* » ou un petit « *y* » glissé devant la voyelle. Ce sont des **semi-voyelles**, et elles restent du côté des voyelles. Elles ne comptent pas : *moi* → *m*, *lui* → *l*, *bien* → *b*.
7. **Le *y* de *yeux* et le *ou* de *oui*.** Au début du mot, ce son se trouve pile sur la frontière entre voyelle et consonne, et les chercheurs discutent encore de l'endroit où le placer. En attendant, notez-le entre parenthèses : *yeux* → (*y*). Au chapitre 3, je vous explique pourquoi on le laisse à part au lieu de trancher de force.

Attention Tous les squelettes du français que vous verrez dans ce manuel sont tirés de la prononciation standard de France. Et comme vous tirerez aussi des squelettes de mots espagnols, apprenez aussi les pièges de l'espagnol. Le *h* est toujours muet (*hielo, hacer, hijo*). Le *j*, et le *g* devant *e* ou *i*, sonnent comme un *h* fort, raclé au fond de la gorge (*jirafa, gente*). Le *ll* et le *y* (*llave, yo*) sont un son de frontière, comme votre *y* de *yeux* : entre parenthèses. Le *c* devant *e* ou *i*, et le *z*, se disent *s* en Amérique latine et comme le *th* anglais en Espagne : *pez* a pour squelette *p · s* à Mexico et *p · th* à Madrid. Les deux sont corrects. Le *rr* de *perro* est un seul *r*, roulé fort. Et le *i* et le *u* des diphtongues (*tierra, rueda, bueno*) sont des voyelles : le squelette de *tierra* est *t · r*.

Votre squelette dépend de votre accent

Ce dernier point mérite qu'on s'y arrête, parce qu'il est plus important qu'il n'en a l'air. Si le squelette se tire du son, et si le son dépend de l'endroit où l'on parle, alors **un même mot peut avoir des squelettes différents selon la personne qui le dit**.

Ce n'est pas un défaut de la méthode. C'est une donnée. Elle vous dit quelque chose de vrai sur la langue : ce n'est pas un objet immobile, c'est un fleuve à plusieurs bras. Vous rencontrerez plusieurs fois ce genre de différences dans ce manuel, et chaque fois, elles vous apprendront quelque chose.

Le français en est plein. Au Québec, devant le son *i* ou *u*, le *t* et le *d* se transforment : *tu* se dit à peu près « tsu », *dire* se dit à peu près « dzire ». Chacun de ces « ts » et « dz » est un seul son, qui commence comme un *t* (ou un *d*) et finit en sifflant.

mot	à Paris	à Montréal
tu	t	ts
dire	d · r	dz · r

En Belgique, en Suisse ou dans une bonne partie de l’Afrique francophone, beaucoup de gens roulent le *r* avec la pointe de la langue. Là, le squelette ne change pas : un *r* roulé reste un *r*.

L’anglais, lui aussi, en est plein. Regardez ces trois mots :

mot	comment il sonne	squelette
know (savoir)	« nôou »	n
mother (mère), en Angleterre	« meu-the »	m · th
mother (mère), aux États-Unis	« meu-ther »	m · th · r

Le *k* de *know* s’écrit mais ne se prononce pas. Il y a mille ans, il se prononçait : en vieil anglais, le mot était *cnīwan*, et le *c* se disait *k*. L’orthographe a gardé la lettre comme un fossile, mais la bouche l’a laissée tomber. Et le *r* final de *mother* se prononce presque partout aux États-Unis, et pas dans une bonne partie de l’Angleterre. Si vous apprenez l’anglais avec l’accent américain, votre squelette de *mother* a trois consonnes ; avec l’accent britannique, il en a deux. (Le *th* de *mother* n’est ni un *z* ni un *d* : c’est un son à part, qui se fait la langue entre les dents.)

Essayez Tirez le squelette de ces mots. Rappelez-vous : c’est le son qui commande, pas la lettre.

temps · doigt · photo · femme · chaque · plein · pleine · gagner

(Solutions : annexe B, exercice 2.1.)

L'os central : la racine

Il reste une dernière chose à apprendre dans ce chapitre, et c'est celle dont vous vous servirez le plus.

Beaucoup de mots sont faits de pièces. *Chanter, chant, chanteur, enchanter* : les quatre partagent une pièce, *chant-*, qui porte le sens. Le reste, ce sont des terminaisons et des ajouts qui disent si c'est un verbe ou un nom, qui fait l'action. La pièce qui porte le sens, nous l'appelons la **racine**, et les pièces qui s'y collent, les **affixes** : ceux qui viennent avant sont des **préfixes** (*re-*, *dé-*, *in-*), ceux qui viennent après sont des **suffixes** (*-tion*, *-ment*, *-eur*, *-er*).

Pour le travail avec les codes, ce qui compte, c'est le squelette de la racine. Si vous tirez le squelette du mot entier, les ajouts peuvent y glisser des consonnes qui n'appartiennent pas à l'os central : le *r* de *chanteur* vient du suffixe *-eur*, pas de la racine.

mot	squelette complet	racine	squelette de la racine
chanter	ch · t	chant-	ch · t
chanteur	ch · t · r	chant-	ch · t
chanson	ch · s	chans-	ch · s
enchanter	ch · t	-chant-	ch · t

Remarquez deux choses. D'abord, dans *chanter*, le *r* de l'infinitif est muet, et le *n* de *chant-* dort dans la voyelle nasale : la racine n'a que deux consonnes qu'on entende. Ensuite, dans *chanson*, à la place du *t* de *chant-*, on entend un *s*. Cela aussi a une histoire, mais vous n'en avez pas besoin maintenant.

Comment savoir quelle est la racine ? Le bon sens suffit presque toujours : cherchez d'autres mots de la même famille et regardez

quelle pièce ils partagent. Quand vous n'êtes pas sûr, un dictionnaire qui donne l'étymologie vous le dira. Le *Trésor de la langue française informatisé* (le TLFi), que vous pouvez consulter gratuitement sur www.cnrtl.fr, indique pour chaque mot d'où il vient ; le Wiktionnaire aussi.

Attention Ne vous obsédez pas sur la racine exacte. Pour commencer, il suffit d'enlever les terminaisons les plus évidentes : les pluriels (-s, -x, le plus souvent muets de toute façon), -tion, -ment, -té, -eur, et les infinitifs. Méfiez-vous de ces derniers : le *r* de -er est muet (*chanter*), mais celui de -ir s'entend (*finir* → *f · n · r*, et le *r* n'est pas de la racine). En espagnol, enlevez les infinitifs (-ar, -er, -ir), -ción, -mente, -dad. Avec cela, vous avez déjà fait l'essentiel du chemin.

Ce que le squelette n'est pas

Le squelette est un outil, pas une découverte sur le mot. C'est nous qui le tirons, pour pouvoir comparer. C'est comme la radiographie : elle vous montre l'os avec une netteté que la photo ordinaire n'a pas, mais nul ne confond quelqu'un avec sa radiographie. La musique du mot, son ton, sa vie sociale, ce que vous ressentez en le disant restent dehors. Nous les retrouverons dans la partie III.

Défi Reprenez la liste des cinq mots que vous avez écrite à la fin du chapitre 1. Tirez-en le squelette avec les règles de ce chapitre, puis le squelette de la racine. Quelque chose a-t-il changé par rapport à ce que vous aviez fait à l'œil ?

Au prochain chapitre, nous allons faire un pas de plus vers l'intérieur, au sens propre : vers l'intérieur de votre bouche. Vous découvrirez que toutes ces consonnes, qui paraissent si nombreuses, vivent dans sept régions seulement.

Sept régions de la bouche

Un petit pays

Ce chapitre se lit à voix haute. Si vous êtes dans un endroit où vous ne pouvez pas faire de bruit, gardez-le pour plus tard.

Dites lentement, l'un après l'autre : *p, b, f, v*. Remarquez où ils se passent. Les quatre se passent au même endroit : les lèvres. Pour *p* et *b*, les lèvres se ferment et s'ouvrent d'un coup ; pour *f* et *v*, la lèvre du bas touche les dents du haut et l'air s'échappe. Ce sont des sons différents, mais ils habitent la même région.

Dites maintenant *t, d*. La pointe de la langue touche l'arrière des dents du haut. Si vous savez dire le *th* anglais (*think, that*), il habite ici aussi : la langue entre les dents.

Dites *k, g*. Cela se passe au fond, là où la langue se lève contre le palais mou, près de la gorge. Si vous savez dire la *jota* espagnole (*jamón*) ou le *h* anglais de *house*, soufflé depuis la gorge, ils habitent ici aussi.

Dites *s*, en le tenant : *sssss*. Et *ch*, comme quand on demande le silence : *chhhh*. Et le *j* de *jour*, qui est le même son que *ch*, mais avec la voix. Ce sont des sifflements : l'air sort serré et fait du bruit.

Dites *l*, puis *r*. La langue ne bouche pas le passage de l'air : elle le laisse filer sur les côtés, ou elle vibre. L'air coule. Votre *r* français se fait au fond de la gorge, et pas avec la pointe de la langue comme le *r* roulé

de l'espagnol. Pourtant, il habite ici, avec le *l*. C'est que cette région ne se définit pas par l'endroit exact : c'est la région de ce qui coule. Votre *r* fait dans le mot le même travail que le *r* roulé de l'espagnol ou le *r* de l'anglais, et il appartient à la même classe.

Dites *mmmm* la bouche fermée. Vous sentez le bourdonnement dans les lèvres et dans le nez.

Et dites *nnnn*. Cela bourdonne aussi par le nez, mais cette fois la bouche est ouverte et la langue en haut. Le *gn* de *montagne* bourdonne de la même façon.

Vous venez de traverser un petit pays qui a sept régions. Toutes les consonnes que vous employez — et presque toutes celles des langues que vous allez apprendre — habitent l'une d'elles.

Les sept classes

L'endolinguistique appelle ces régions des **classes**, et elle donne à chacune un symbole grec. Voici la carte complète :

symbole	se lit	région	consonnes qui y habitent
Φ	phi	les lèvres	p, b, f, v ; le <i>w</i> anglais en début de syllabe
Θ	thêta	les dents	t, d ; le <i>th</i> anglais
X	khi	le fond	k, g ; le <i>h</i> anglais et allemand ; la <i>jota</i> espagnole
Σ	sigma	le sifflement	s, z, ch (<i>chose</i>), j (<i>jour</i>) ; le <i>sh</i> anglais ; le <i>ch</i> anglais et espagnol
Λ	lambda	ce qui coule	l, r (le vôtre, le roulé, l'anglais)
M	san	le bourdonnement fermé	m
Ξ	xi (« ksi »)	le bourdonnement ouvert	n, gn ; le <i>ñ</i> espagnol ; le <i>ng</i> anglais

C'est le tableau dont vous vous servirez le plus dans tout le manuel. Il est répété dans l'annexe A, pour que vous l'ayez toujours sous la main.

Une lettre est un déguisement ; la famille est la personne

Voici la première idée technique importante, et aussi la plus libératrice.

Quand vous comparez *père* et *father*, la première lettre est différente : *p* d'un côté, *f* de l'autre. Si vous comparez les lettres, ce sont deux mots différents. Mais les deux consonnes habitent la même région, celle des lèvres. Si vous comparez les classes, les deux mots com-

mentent de la même façon : par Φ .

mot	squelette	classes
father	$f \cdot th \cdot r$	$\Phi \cdot \Theta \cdot \Lambda$
Vater	$f \cdot t \cdot r$	$\Phi \cdot \Theta \cdot \Lambda$
pater	$p \cdot t \cdot r$	$\Phi \cdot \Theta \cdot \Lambda$
padre	$p \cdot d \cdot r$	$\Phi \cdot \Theta \cdot \Lambda$
père	$p \cdot r$	$\Phi \cdot \Lambda$

Ce qui, dans le tableau des lettres, faisait quatre mots différents, devient dans le tableau des classes une seule suite, répétée quatre fois. Le f et le p sont deux déguisements de la même personne. C'est pourquoi la parenté entre *père* et *father* est invisible pour qui compare des lettres, et évidente pour qui compare des classes. Et *père* ? Il a perdu en route la classe du milieu, mais il garde les deux bouts, Φ et Λ , dans le même ordre.

Et pourquoi des symboles grecs, et pas simplement les lettres P, T, K ? Parce que les lettres appartiennent à chaque langue. Le *gn* est du français ; le *th* est de l'anglais. Si nous écrivions la classe des lèvres avec un P , tôt ou tard, quelqu'un penserait que le f de *father* est un p mal prononcé, et c'est faux. Les classes ne sont les lettres d'aucune langue. Elles méritent un nom qui n'appartienne à personne.

Essayez Passez ces mots en classes. Tirez d'abord le squelette (avec les règles du chapitre 2), puis remplacez chaque consonne par son symbole. Dites-les à voix haute avant de décider.

mère · table · pierre · lampe · chat · fils

(Solutions : annexe B, exercice 3.1.)

Trois règles fines

Presque toujours, classer est immédiat. Mais trois cas posent problème au début.

1. Le sifflement n'est que le sifflement. Le *f* aussi fait un bruit d'air, et la *jota* espagnole aussi, et le *th* anglais aussi. Mais ni le *f*, ni la *jota*, ni le *th* ne sont Σ . Pourquoi ? Parce que la classe se décide par la **région** où naît le son, et non par le bruit d'air qu'il fait. Le *f* naît aux lèvres : il est Φ . La *jota* naît au fond : elle est X . Le *th* naît aux dents : il est Θ . Dans Σ n'entrent que les vrais sifflements : *s*, *z*, *ch*, *j*. (Le *r* est le seul cas où l'endroit exact ne décide pas, et vous savez déjà pourquoi : sa classe est celle de ce qui coule.)

2. Les sons de passage se lisent par leur fin. Votre *ch* de *chose* est un sifflement tout simple. Mais le *ch* de l'anglais *church* ou de l'espagnol *chile* n'est pas le même son : dites-le très lentement et vous remarquerez qu'il commence comme un *t* et finit en sifflant : *t-ch*. Le *j* de l'anglais *judge* fait pareil : *d-j*. Ce sont des sons de passage. La règle est de les lire par l'endroit où ils finissent : ils sont Σ .

3. La frontière du *y*. Au chapitre précédent, je vous ai demandé de mettre entre parenthèses le *y* de *yeux*. La raison, c'est que ce son se trouve juste à la limite entre voyelle et consonne : dans certaines bouches, il sonne presque comme un *i* ; dans d'autres, presque comme une consonne. Le *ou* du début de *oui*, le *y* de l'anglais *yes* et le *ll* ou le *y* de l'espagnol (*llave*, *yo*) sont des sons du même genre. Quand nous l'avons étudié avec soin, nous avons vu que le forcer dans une classe introduisait des erreurs dans tout le reste. Alors, pour l'instant, il reste un **cas limite** : on le note, on le voit, et on ne le classe pas de force. C'est une bonne leçon de méthode. Quand quelque chose ne rentre pas, il vaut mieux le laisser marqué que cacher le doute.

Attention Le *h* ne se prononce ni en français ni en espagnol : il n'a donc pas de classe, il n'est tout simplement pas là. Mais le *h* de l'anglais (*house*, *hair*) et celui de l'allemand (*Hund*) se prononcent : c'est un souffle qui sort du fond de la gorge. Ce *h*-là est X. Les francophones ont tendance à le laisser tomber en parlant anglais ; en le prononçant, vous gagnez une consonne, et une classe.

Ce qu'est une classe

Jusqu'ici, je vous ai présenté les classes comme des régions de la bouche, et c'est la bonne manière de commencer. Mais ce n'est pas toute l'histoire, et je vous dois la suite.

Les sept classes s'appellent **OAS**, d'après leur sigle anglais : *Originating Affective Sounds*, les « sons affectifs originaux ». Le nom dit quelque chose d'important. Une classe n'est pas un son. C'est la **sensation** que certains sons produisent chez qui les dit et chez qui les entend. Cette sensation est ancrée dans le corps — dans la région de la bouche où se fait le son —, mais elle n'est pas la même chose que le son.

Vous pouvez le remarquer vous-même. Dites *mmm* la bouche fermée : il y a quelque chose du dedans, de la fermeture, du fait de rester. Dites *pa !* : quelque chose sort, s'ouvre d'un coup. Dites *t* : quelque chose s'arrête net. Dites *sss* : quelque chose s'échappe, sans interruption. Dites *lll* : quelque chose court, glisse. Dites *k* avec force : quelque chose se rassemble au fond et pousse. Dites *nnn* : quelque chose résonne à l'intérieur.

Chaque classe a quelque chose comme un caractère. L'endolinguistique l'étudie avec soin. Et c'est justement pour cela que je dois maintenant vous donner la mise en garde la plus impor-

tante de toute la partie I.

Attention Le caractère d'une classe n'est pas un sens. La classe des lèvres ne veut pas dire « père », ni « force », ni rien d'autre. Une classe, seule, ne signifie rien et ne prédit rien. C'est comme une couleur sur la palette avant que personne ne peigne : elle a sa nuance, mais ce n'est pas encore un tableau.

Cette mise en garde existe parce que la tentation est énorme. Il semble naturel de penser : « si le *m* donne une sensation de fermeture et le *t* une sensation de limite, alors un mot avec *m* et *t* veut dire “fermeture avec limite” ». Ce raisonnement s'appelle **additionner les classes**, et il est interdit dans cette méthode. Pas par caprice : parce qu'il ne marche pas. Il produit des sens inventés qui ont l'air profonds et ne résistent à aucune épreuve. Qui transforme les sensations des sons en sens des mots ne fait plus de l'endolinguistique. Il fait autre chose, qui ressemble à la numérologie.

Alors, à quoi servent les classes ? Elles servent à **voir** : à reconnaître que *padre* et *father* sont la même suite sous deux déguisements. Et elles servent de pièces à quelque chose de plus grand. Le sens, quand il apparaît, n'apparaît pas dans les classes isolées. Il apparaît quand les classes se combinent dans un certain ordre, et que cette combinaison se répète dans beaucoup de mots de beaucoup de langues. Cette combinaison, nous l'appelons un **code**, et c'est le sujet du prochain chapitre.

Une classe appartient à une famille de langues

Une dernière précision. Les sept classes de ce chapitre sont celles que j'ai proposées pour notre famille de langues, l'indo-européenne. Partout dans le monde, les bouches ont les mêmes lèvres, les mêmes dents et le même fond : les régions physiques sont donc les mêmes

partout. Mais la sensation que produit un groupe de sons, et la façon dont les sons se regroupent entre eux, peuvent changer d'une famille de langues à l'autre. Un son qui, dans notre famille, se ressent comme une force peut se ressentir autrement dans une autre famille. C'est pourquoi les classes ne se transportent pas telles quelles aux langues d'autres familles, comme le nahuatl, l'arabe ou le japonais. Nous y reviendrons au chapitre 9.

Défi Classez les consonnes de ces mots anglais. Prononcez-les bien avant de les classer (si vous ne savez pas comment ils sonnent, cherchez-les dans un dictionnaire en ligne avec audio). Méfiez-vous des lettres muettes, et des consonnes que le français n'a pas.

mother · think · house · water · knife · yes

(Solutions : annexe B, exercice 3.2.)

Pour aller plus loin Les linguistes ont leur propre système pour classer les sons, beaucoup plus détaillé : l'**alphabet phonétique international** (API, ou IPA en anglais). Il distingue, par exemple, le *t* de l'anglais *top* et celui de *stop* : après le premier, l'anglais lâche un petit souffle d'air ; après le second, non. Pour une oreille francophone, les deux sonnent souvent pareil. Les classes OAS n'entrent pas en concurrence avec cet alphabet. Ce sont deux instruments d'un autre genre : l'API décrit les sons avec toute la précision possible ; les classes regroupent les sons selon la région et la sensation qu'ils partagent. L'un est une loupe ; l'autre, une carte.

Le code

Assembler l'objet

Vous avez maintenant toutes les pièces. Lire un mot de façon endolinguistique, c'est faire trois gestes à la suite :

1. **Enlever ce qui n'est pas la racine** : terminaisons, préfixes, suffixes (chapitre 2).
2. **Tirer le squelette** de la racine : ses consonnes, telles qu'elles sonnent, dans leur ordre (chapitre 2).
3. **Passer aux classes** : chaque consonne rejoint sa région (chapitre 3).

Ce qui reste est une suite très courte : presque toujours deux ou trois classes, dans un certain ordre. Cela, exactement cela, est un **code endolinguistique**. S'il a deux classes, on l'appelle **binaire** ; s'il en a trois, **ternaire**. Prenez l'espagnol *padre* et l'anglais *father*. Les lettres ne sont pas les mêmes : p·d·r d'un côté, f·th·r de l'autre. Mais chaque consonne tombe dans la même région que sa correspondante dans l'autre mot, et les deux mots portent le même code : $\Phi \cdot \Theta \cdot \Lambda$.

mot	racine	squelette	code
padre (espagnol)	padr-	p · d · r	$\Phi \cdot \Theta \cdot \Lambda$
father (anglais)	father-	f · th · r	$\Phi \cdot \Theta \cdot \Lambda$
père	pèr-	p · r	$\Phi \cdot \Lambda$
terre	terr-	t · r	$\Theta \cdot \Lambda$
chanter	chant-	ch · t	$\Sigma \cdot \Theta$

(Dans *chanter*, le *n* dort dans la voyelle nasale : il ne compte pas.)

Et votre *père* ? Il n'a que deux classes, $\Phi \cdot \Lambda$. En route, il a usé sa consonne des dents : le latin *patrem* est devenu *pedre*, puis *père*. Le Θ s'est effacé. Vous verrez plus loin, dans ce chapitre, que *roue* a fait la même chose. Le français savant, lui, a gardé ce que le français populaire a perdu : dans *paternel* (p·t·r·n·l), la racine *pater-* porte encore $\Phi \cdot \Theta \cdot \Lambda$.

L'idée du code est le cœur de l'endolinguistique, et elle vient de ses fondateurs, Meulemans et Elias. En comparant des dizaines de langues, ils ont découvert que certains motifs de consonnes reviennent sans cesse, traversent les siècles et les frontières, et rassemblent autour d'eux des mots dont le sens a quelque chose en commun. Les classes avec lesquelles nous écrivons ici ces motifs sont la façon dont je les ordonne.

L'ordre compte

Voici maintenant un détail qui a l'air mineur et qui est l'âme de toute l'affaire.

21 n'est pas la même chose que 12, même s'il utilise les mêmes chiffres. Avec les codes, c'est pareil : $\Theta \cdot \Lambda$ n'est pas la même chose que

$\Lambda \cdot \Theta$. Mêmes deux classes, ordre différent, code différent.

Pour en parler avec précision, il nous faut deux mots.

- Le **noyau** d'un code est l'ensemble de ses classes, sans tenir compte de l'ordre. On l'écrit entre accolades : le noyau de $\Theta \cdot \Lambda$ est $\{\Theta, \Lambda\}$, et celui de $\Lambda \cdot \Theta$ aussi.
- Le **code** est la suite **avec** son ordre. $\Theta \cdot \Lambda$ et $\Lambda \cdot \Theta$ ont le même noyau, mais ce sont deux codes différents.

Quand deux codes ont le même noyau et l'ordre renversé, on dit que l'un est l'**inversion** de l'autre.

Une inversion qui s'entend

Lisez ces deux listes à voix haute, l'une après l'autre.

$\Theta \cdot \Lambda$	$\Lambda \cdot \Theta$
terre	rotation
terrain	anglais <i>rotate</i> (faire tourner)
territoire	espagnol <i>rueda</i> (roue)
espagnol <i>tierra</i> (terre)	espagnol <i>rodar</i> (rouler)

(Dans *rueda*, le *u* est la voyelle d'une diphtongue, il ne compte donc pas : le squelette est $r \cdot d$. Dans *tierra*, c'est le *i* qui est voyelle : $t \cdot r$.)

D'un côté, des mots de sol, d'assise, de ce qui reste en place. De l'autre, la même paire de classes, renversée : des mots de tour, de retour, de mouvement. Les deux mêmes notes ; jouées dans un ordre, elles sonnent comme le repos, dans l'autre, comme la marche.

Et votre *roue*, justement ? Elle vient du latin *rota*, comme *rotation*. Mais dites-la : /ʁu/. Il ne reste qu'un *r*. Le français populaire a perdu le *t* en route, exactement comme *père* a perdu le sien. L'os aussi s'use. Et, encore une fois, c'est le français savant — *rotation* — qui garde ce que le français populaire a laissé tomber.

Vient maintenant la partie honnête, et elle compte autant que la belle.

Terre et *rotation* **ne sont pas parents**. *Terre* vient du latin *terra*, qui remonte à une racine proto-indo-européenne qui voulait dire « sec ». *Rotation* et *roue* viennent du latin *rota*, d'une autre racine, qui voulait dire « courir, rouler ». Ce sont deux histoires différentes. Aucun dictionnaire étymologique ne les relie.

Alors, qu'est-ce que vous venez d'entendre ? Pas une parenté : une **lecture endolinguistique**. C'est l'observation que des mots d'histoires différentes portent le même noyau dans l'ordre inverse, et que leurs champs de sens — le repos, le tour — semblent eux aussi en relation. L'endolinguistique propose que ce ne soit pas tout à fait un hasard : que l'ordre des classes oriente le sens. Mais c'est une proposition, pas un fait démontré, et il faut la traiter comme telle. C'est une lecture, pas une parenté.

Défi En allemand, *terre* se dit *Erde*. Son squelette est $r \cdot d$: le code est $\Lambda \cdot \Theta$, l'ordre de la roue, pas celui de la terre. (L'anglais *earth*, prononcé à l'américaine, a le même ordre : $r \cdot th$.) Est-ce que cela fait tomber la lecture du tableau précédent ? Réfléchissez avant de lire la suite. Il n'y a pas de réponse fermée ; ce qui compte, c'est votre façon de raisonner.

Un indice pour le défi. Un exemple qui ne colle pas ne détruit pas à lui seul une proposition, mais on ne peut pas non plus le cacher. Ce qui décide si une lecture tient, c'est de compter : combien de mots la

suivent et combien ne la suivent pas, dans beaucoup de langues, comparé à ce que donnerait le pur hasard. Deux ou trois beaux exemples ne prouvent rien, et un vilain ne réfute rien. C'est pourquoi, dans ce manuel, chaque fois que je vous montrerai une lecture de ce genre, je vous dirai que c'est une lecture. Cette habitude fait la différence entre une méthode et une collection de coïncidences.

Un code ne signifie pas : il oriente

Si, en lisant le tableau de *terre* et de *rotation*, vous avez pensé « donc $\Theta \cdot \Lambda$ veut dire terre », c'est le moment de freiner. Cette pensée est naturelle, et c'est la mauvaise porte.

Un dictionnaire dit ce qu'un mot signifie. Un code ne fait pas cela. Un code **oriente** : il désigne une zone — « les mots qui me portent ont tendance à vivre par ici » — sans dire ce qu'il y a dans la zone.

C'est la différence entre une carte au trésor et une boussole. La carte promet le coffre. La boussole jure seulement où est le nord ; ce qu'il y a au nord, c'est le terrain qui le dira.

Un exemple le montre mieux que toutes les explications. Regardez ces mots :

mot	langue	sens	code de la racine	d'où il vient
calorie	français	unité de chaleur	$X \cdot \Lambda$	latin <i>calor</i> , de la racine <i>cal-</i> « être chaud »
calor	espagnol	chaleur	$X \cdot \Lambda$	la même racine <i>cal-</i>
caliente	espagnol	chaud	$X \cdot \Lambda$	la même racine <i>cal-</i> (+ suffixe <i>-iente</i>)
caldo	italien	chaud	$X \cdot \Lambda \cdot \Theta$	racine <i>cald-</i> : latin <i>calidus</i> , de la même racine <i>cal-</i> que <i>calor</i> ; en italien, l'ancien suffixe s'est soudé à la racine
gélido	espagnol	glacial	$X \cdot \Lambda$	racine <i>gel-</i> (+ suffixe <i>-ido</i>) : latin <i>gelidus</i> , de <i>gelu</i> « gel »
cold	anglais	froid	$X \cdot \Lambda \cdot \Theta$	la même racine que <i>gelu</i>
kalt	allemand	froid	$X \cdot \Lambda \cdot \Theta$	la même racine que <i>gelu</i>

Il y a ici deux familles. *Calorie*, *calor*, *caliente* et *caldo* sont de l'une : la racine latine *cal-*. *Gélido*, *cold* et *kalt* sont de l'autre : ils sont parents entre eux (*gélido* est, en fait, le cousin espagnol de *cold*), et ils viennent d'une racine qui voulait dire le froid. Les deux familles **ne sont pas apparentées**. *Calorie*, *calor*, *caliente* et *gélido* commencent leur racine par la même paire $X \cdot \Lambda$.

Et voici le plus fin : l'italien *caldo*, qui veut dire « chaud », et

l'anglais *cold*, qui veut dire « froid », ont exactement le même code, $X \cdot \Lambda \cdot \Theta$. Ils viennent de deux familles sans parenté, et chacun se tient à un bout du même axe : la température. L'allemand *kalt*, frère de *cold*, porte lui aussi $X \cdot \Lambda \cdot \Theta$.

Une nuance, par honnêteté. En latin, le *d* de *calidus* appartenait au suffixe, pas à la racine. En italien, le suffixe s'est soudé, et aujourd'hui ce *d* fait partie de la racine *cald-*. Ce n'est pas nous qui l'avons fait en découpant le mot : c'est la langue, toute seule.

Vous remarquerez qu'il manque vos mots de tous les jours. C'est que le français populaire, ici encore, a usé l'os. *Chaud* se dit /ʃo/ : le *ca* du latin est devenu *cha*, et le *X* est devenu Σ . *Gel* se dit /ʒɛl/ : le *ge* est devenu *je*, et le *X* est devenu Σ là aussi. Le mot savant *calorie*, lui, garde le *X* intact. Le chapitre 6 vous montrera que ce glissement du *ca* vers le *cha* est une vraie règle, qui vous servira pour l'espagnol.

Le code se contredit-il, lui qui apparaît à la fois dans le chaud et dans le froid ? Seulement si nous attendions qu'il signifie. Si l'on comprend qu'il oriente, la contradiction apparente devient une information. Ce code désigne un axe — celui de la température — et chaque mot parcourt cet axe jusqu'à un bout différent. Une boussole qui marque l'axe nord-sud n'est pas réfutée parce qu'un voyageur va vers le nord et un autre vers le sud.

(Ce dernier point, encore une fois, est une lecture. Ce qui est documenté, c'est que *gélido*, *cold* et *kalt* sont parents, et que *calorie*, *calor*, *caliente* et *caldo* sont d'une autre famille. Que *caldo* et *cold* se rencontrent dans le code entier $X \cdot \Lambda \cdot \Theta$, et les deux familles sur l'axe, c'est l'observation endolinguistique.)

L'usage est l'arbitre

Si le code ne dit pas ce que signifie un mot, qui le dit ? **L'usage**. Les phrases réelles où vit le mot, ce que les gens font effectivement avec lui.

Le code dit où *regarder* ; l'usage dit *ce qu'on voit*. Ce partage du travail est la règle la plus importante de la méthode. Celui qui l'inverse — qui décide d'abord ce qu'un code « veut dire », puis oblige les mots à lui obéir — n'observe plus la langue. Il la dicte.

Comment ne pas lire un code

Je reviens au piège du chapitre 3, parce qu'avec les codes il devient encore plus tentant.

Prenez le mot anglais *star*, « étoile ». Son code est $\Sigma \cdot \Theta \cdot \Lambda$. Quelqu'un pourrait raisonner ainsi : « Σ , c'est le sifflement, qui donne une impression de sortie ; Θ , c'est la limite ; Λ , c'est ce qui coule. Donc *star*, c'est quelque chose qui sort, se dessine et coule : une étoile ! »

Ce raisonnement est faux, et il vaut la peine de comprendre pourquoi, parce que le problème n'est pas seulement que la conclusion soit douteuse.

1. **Il traite chaque classe comme si elle avait un sens fixe.** Nous avons déjà vu que ce n'est pas le cas.
2. **Il additionne les morceaux**, comme si le code était une phrase faite de trois mots. Mais les classes ne s'additionnent pas : elles se **lient**, et le résultat dépend du tout et de l'ordre, de même que l'eau ne ressemble ni à l'hydrogène ni à l'oxygène.
3. **Il ferme ce que le code ouvre.** Un code désigne un champ large ;

une glose de deux mots l'enferme dans une étiquette. Si une lecture tient en deux mots, elle a presque sûrement été fabriquée en additionnant.

Quelle est la bonne manière, alors ? Aller aux mots. *Star* a des parents documentés : le latin *stella*, d'où vient votre *étoile* (et l'espagnol *estrella*), et l'allemand *Stern*. Ce que ces mots ont en commun, et ce que les gens en font dans des phrases réelles, voilà ce qui vous dit quel champ ce code oriente. Le sens se lit dans les **relations entre les mots**, pas dans les pièces du code.

Essayez Tirez le code de la racine de ces mots. Ensuite, cherchez les paires qui ont le même noyau dans l'ordre inverse.

tape · pâte · mal · lame · sac · casse · nappe · panne

(Solutions : annexe B, exercice 4.1.)

Attention Dans cet exercice, vous allez trouver des inversions entre des mots qui n'ont rien à voir : *mal* et *lame*, par exemple. Trouver une inversion, c'est très facile. Le difficile, et l'intéressant, c'est de savoir si elle signifie quelque chose. Les inversions des jeux de mots sont un bon entraînement pour l'œil ; ce ne sont pas des découvertes.

Résumé de la partie I

Avec cela, vous avez l'instrument complet. Récapitulons :

- Le **squelette** est l'ensemble des consonnes d'un mot, tiré du son (chapitre 2).
- La **racine** est la pièce qui porte le sens ; c'est d'elle qu'on tire le code (chapitre 2).

- Les **classes** sont sept régions de la bouche, chacune avec sa sensation propre ; seules, elles ne signifient rien (chapitre 3).
- Le **code** est la suite des classes de la racine, dans leur ordre ; le **noyau** est le même ensemble sans ordre ; l'**inversion** change l'ordre et garde le noyau (ce chapitre).
- Le code **orienté**, il ne signifie pas. L'**usage** est l'arbitre.

Dans la partie II, vous allez vous servir de tout cela pour ce que je vous ai promis au début : apprendre les langues. Et la première chose à savoir, c'est qui sont vraiment vos parents.

PARTIE II

*S'en servir pour apprendre les
langues*

Parents de voyage

Trois façons de se ressembler

Deux mots de langues différentes peuvent se ressembler pour trois raisons, et la moitié de l'art d'apprendre les langues avec cette méthode consiste à les distinguer.

Première raison : l'héritage. Les deux mots descendent d'un même mot ancien, et chaque langue l'a transformé à sa manière. *Père* et *father* sont ainsi : ils viennent tous les deux, par des chemins séparés, du même mot proto-indo-européen. Personne ne l'a prêté à personne. Ils sont comme des cousins qui ont hérité du nez du même arrière-grand-père.

Deuxième raison : l'emprunt. Une langue a pris le mot à une autre, tout fait. *Tomate* est ainsi : le français l'a pris à l'espagnol *tomate*, et l'espagnol l'avait pris au nahuatl *tomatl*. *Chocolat* a fait le même chemin, depuis le nahuatl *chocolātl*, en passant par l'espagnol *chocolate*. Ici, pas d'ancêtre commun : il y a un voyage d'une langue à l'autre.

Troisième raison : la coïncidence. Les deux mots n'ont pas d'histoire commune et ne se sont rien prêté, et pourtant ils se ressemblent. Comme deux inconnus qui se ressemblent dans la rue. Ne pas être parents ne veut pas dire que la ressemblance n'a pas d'importance : au chapitre 12, vous verrez que l'endolinguistique la

prend très au sérieux.

Vues de l'extérieur, les trois se ressemblent. C'est pourquoi il faut apprendre à les regarder de l'intérieur, et à interroger l'histoire.

Les codérivés

Les mots de la première raison, les linguistes les appellent **cognats**, ou **mots apparentés** : des mots « nés ensemble ». En endolinguistique, nous préférons un autre nom, **codérivés**, parce qu'il souligne ce qui nous importe. Un codérivé est un mot qui, en descendant d'une source commune, **garde le code**. Ce n'est pas l'étymologie dans l'abstrait qui nous intéresse, c'est l'os qui a survécu au voyage.

Les codérivés sont le terrain où cette méthode donne le plus de fruits, et où elle est la plus honnête. Quand vous apprenez *father* en sachant que c'est *père* avec un autre accent, vous n'inventez pas un lien pour vous en souvenir : vous voyez un lien qui existe, qui est documenté, que la linguistique a vérifié sur des centaines d'exemples. (Et si vous regardez de près, *father* a même gardé la consonne des dents que *père* a usée en route : le chapitre 4 vous l'a montré.) C'est pourquoi la règle d'or du travail avec les codes pour apprendre les langues est celle-ci :

Essayez Avant d'aller plus loin, apprenez la règle d'or par cœur. Dites-la deux fois à voix haute : **le jeu se joue avec des codérivés**. Pas avec n'importe quel mot qui sonne pareil.

Les emprunts voyagent aussi

Les emprunts ne sont pas des parents, mais ils ont leur propre histoire, et elle est parfois plus aventureuse que celle des codérivés.

Regardez le voyage du *sucre*. Il a commencé en Inde, en sanskrit, sous la forme *śárkarā*. De là, il est passé au moyen-perse, *šakar*. Du persan, à l'arabe, *sukkar*. Puis, de main en main, il est entré dans les langues de l'Europe, jusqu'à votre *sucre*. Plusieurs langues, plus d'une famille, des milliers de kilomètres. Le mot a changé de mains comme une marchandise, et d'ailleurs il a voyagé avec la marchandise.

L'espagnol, que vous apprenez sans doute, garde une trace amusante de ce voyage. L'arabe collait son article *al-* devant les noms, et l'espagnol a emporté l'article avec le mot, sans s'en rendre compte. D'où *azúcar* (le sucre), *aceite* (l'huile, de l'arabe *az-zayt*, « l'huile ») ou *almohada* (l'oreiller, de l'arabe d'al-Andalus *al-muḳadda*). Beaucoup de mots espagnols qui commencent par *al-* ou *az-* viennent de ce voyage. Beaucoup, pas tous : *alto* (haut) et *alma* (âme) viennent du latin, il faut donc vérifier chacun. Le français aussi a reçu des mots de l'arabe, comme *alcool* ou *algèbre* ; vous en verrez d'autres au chapitre 9.

Attention Qu'un mot soit un emprunt ne le rend pas moins vôtre. *Tomate* est aussi français que *père*. Ce qui change, c'est le type de lien dont vous pouvez vous servir pour apprendre. Un emprunt vous relie à la langue d'où il vient, pas aux parents de cette langue.

Parfois, emprunt et héritage se croisent. L'espagnol *ganso* et l'anglais *goose* (l'oie) sont parents : ils viennent du même mot germanique. Mais l'espagnol ne l'a pas hérité du latin : il l'a emprunté au gotique, la langue de l'un des peuples germaniques arrivés dans la péninsule Ibérique il y a environ 1 500 ans. Un parent venu en visite, et qui est resté vivre là.

Les faux amis

C'est ici que ça devient délicat. Un **faux ami** est un mot d'une autre langue qui ressemble à l'un des vôtres mais ne veut pas dire la même chose. Tous ceux qui étudient l'anglais en connaissent quelques-uns. Le problème, c'est qu'il y a **deux types** de faux amis, et presque personne ne vous l'explique.

Type 1 : des parents qui ont changé de métier

Certains faux amis **sont** des parents. Ils viennent du même mot, mais dans chaque langue le sens a glissé jusqu'à atterrir à des endroits différents.

anglais	français	ce qu'il veut dire en anglais	l'histoire
actually	actuellement	en fait, en réalité	tous deux de la famille du latin <i>actualis</i> , « actif »
library	librairie	bibliothèque	l'anglais l'a pris au français <i>librairie</i> ; au fond, le latin <i>liber</i> , « livre »
eventually	éventuellement	finalelement	de l'anglais <i>eventual</i> , et le sens a filé ailleurs
sensible	sensible	raisonnable	tous deux du latin <i>sēnsibilis</i>
deception	déception	tromperie	l'anglais l'a pris à l'ancien français <i>decepçion</i>
demand	demander	exiger	l'anglais l'a pris au français <i>demander</i>

Il y en a un autre, du côté de l'espagnol, qui est le meilleur de tous : *embarazada*. Il ressemble à votre *embarrassée*, et il veut dire... « enceinte ». On vous dira peut-être que la ressemblance est un pur hasard. Ce n'est pas le cas. Le français *embarrasser* vient de l'espagnol ou du portugais ancien *embaraçar*, qui voulait dire « emmêler, entraver ». Ce mot venait de *baraço*, « corde, lacet », qui venait lui-même de l'arabe *marasa*, « corde ». (L'anglais *embarrassed* vient à son tour du français.) Les mots sont parents. Tous, au fond, parlent de quelque chose qui vous emmêle, qui vous gêne. En français, la gêne est restée une gêne ;

en anglais, elle est devenue la honte ; en espagnol, la grossesse.

La leçon est importante : **la parenté ne garantit pas le sens**. Deux codérivés peuvent avoir tant voyagé qu'ils ne veulent plus dire la même chose. Le code vous aide à retenir le mot ; l'usage vous dit ce qu'il signifie. Si vous vous fiez seulement au code, vous direz en espagnol que vous êtes *embarazada* alors que vous vouliez dire tout autre chose.

Un faux ami dépend de la paire

Voici un détail que les listes de faux amis oublient souvent : un mot n'est pas faux ami tout seul. Il l'est **par rapport à une autre langue**.

Prenez l'espagnol *actual* et *librería*. Pour un anglophone qui apprend l'espagnol, ce sont deux pièges : *actual* ne veut pas dire « réel » mais « d'aujourd'hui », et *librería* n'est pas une bibliothèque. Pour vous, ce sont de **vrais amis** : *actual* veut dire *actuel*, et *librería* veut dire *librairie*. Le même mot espagnol trompe l'un et aide l'autre.

C'est une bonne nouvelle. Le français, placé entre l'anglais et l'espagnol, vous donne souvent la bonne clé pour l'espagnol là où l'anglais vous tend un piège — et parfois l'inverse. Posez-vous toujours la question : faux ami, oui, mais **par rapport à quoi ?**

Type 2 : des inconnus qui se ressemblent

D'autres faux amis n'ont aucune parenté, et parfois ils se ressemblent énormément. Prenez *feu*, l'anglais *fire* et l'allemand *Feuer* : même sens, un air de famille... et pas de parenté. *Feu* vient du latin *focus*, « foyer » ; *fire* et *Feuer* viennent du fonds germanique. Le cas le plus frappant, entre les deux langues que vous apprenez, est l'espagnol *mucho* et l'anglais *much* : même sens, presque le même son, le même

code... et aucune parenté. Vous le regarderez avec calme au chapitre 12, parce qu'il enseigne deux choses à la fois : les limites de cette méthode et l'un de ses mystères les plus intéressants.

Deux couches du français

Et maintenant, l'une des choses les plus utiles que ce manuel puisse vous donner pour apprendre les langues.

Le français a, pour beaucoup d'idées, **deux mots de la même famille**. L'un est arrivé du latin parlé, de bouche en bouche, pendant des siècles, et il s'est usé à l'usage : il a perdu des consonnes, il en a changé d'autres. L'autre a été repris au latin écrit, des siècles plus tard, par des lettrés qui l'ont copié presque tel quel dans les livres. Le premier est le mot **hérité** (le mot populaire) ; le second, le mot **savant**. Les deux forment ce qu'on appelle un **doublet**. Regardez :

hérité (usé par le voyage)	squelette	savant (copié du latin)	squelette
frêle	f · r · l	fragile	f · r · j · l
entier	t	intègre	t · g · r
hôtel	t · l	hôpital	p · t · l
poison	p · z	potion	p · s
sevrer	s · v · r	séparer	s · p · r
écouter	k · t	ausculter	s · k · l · t
chose	ch · z	cause	k · z

(Dans *entier* et *intègre*, le *n* dort dans la voyelle nasale. Le *i* d'*entier* et de *potion*, comme le *oi* de *poison*, est une voyelle. Le *g* de *fragile* se dit comme un *j*.)

Vous voyez ce qui se passe ? Le mot hérité ressemble peu au latin. Le mot savant, lui, garde souvent l'os latin presque intact : *entier* n'a plus qu'une consonne, *intègre* en a trois ; *hôtel* en a deux, *hôpital* trois. C'est ce que vous avez vu au chapitre 4 avec *roue* et *rotation*, ou avec *père* et *paternel*.

La couche française de l'anglais

Maintenant, retournez la table. L'anglais aussi a deux couches. L'une est germanique : les mots courts, anciens, de la maison. L'autre est latine ou française : les mots plus longs, un peu chics, de l'école, du droit et des sciences. Et une grande partie de cette seconde couche, l'anglais l'a prise **au français**.

Il y a une histoire célèbre là-dessus. Après 1066, quand des seigneurs venus de Normandie ont pris le pouvoir en Angleterre, le français est devenu pendant des siècles la langue de ceux qui commandaient. Regardez ce qui est arrivé aux bêtes. À la ferme, où travaillaient les paysans, elles ont gardé leur nom anglais. À table, dans l'assiette des seigneurs, elles sont devenues françaises :

à la ferme (l'animal)	à table (la viande)	en français
cow	beef	bœuf
pig	pork	porc
sheep	mutton	mouton
calf	veal	veau

Beef vient de l'ancien français *buef*, *pork* de *porc*, *mutton* de *mouton*, *veal* de *veel*, votre *veau*. Et un détail de plus : *beef* et *cow* sont même des parents lointains. *Beef* vient, par le français, du latin *bovem* ; *cow*

vient du fonds germanique ; et les deux remontent à la même racine indo-européenne. Un doublet, encore, mais dont les deux moitiés sont arrivées dans la même langue par deux chemins différents.

La même chose se voit partout. Dans beaucoup de cas, l'anglais a un mot germanique de tous les jours, et un mot savant, pris au latin ou au français, pour les occasions sérieuses :

anglais de tous les jours	anglais savant	français de tous les jours
father	paternal	père
mother	maternal	mère
night	nocturnal	nuit
tooth	dental	dent
foot	pedestrian	pied
son	filial	fil
iron	ferrous	fer

Vous voyez ? **Vos mots de tous les jours sont les mots chics de l'anglais.** Ce que l'anglais réserve aux grandes occasions, vous l'employez au petit-déjeuner. Quand vous tombez sur un long mot anglais à l'air sérieux, demandez-vous s'il n'est pas le jumeau d'un mot français que vous connaissez déjà.

Et dans plusieurs lignes, le mot anglais de tous les jours est lui aussi un parent : *father, mother, night, tooth, foot* partagent un ancêtre proto-indo-européen avec vos mots. Le chapitre 6 vous donnera la règle qui les relie.

Attention Ne soyez pas trop confiant. Vous avez déjà vu que *actually*, *library* et *eventually* sont des mots de cette couche savante, ou presque, et que ce sont des faux amis. La porte existe, mais il faut la franchir en posant des questions. Le chapitre 8 vous donne une façon pratique de le faire.

Le test du faux ami

Avant d'accepter un lien entre deux mots de langues différentes, posez-vous ces quatre questions :

1. **Est-ce qu'ils sonnent pareil à l'intérieur ?** Tirez le squelette de la racine et le code des deux. S'ils ne partagent même pas le noyau, il n'y a probablement pas de lien utile.
2. **Ont-ils une histoire commune ?** Cherchez. Un dictionnaire étymologique vous le dit en une minute. Pour le français, le TLFi du CNRTL, en ligne (www.cnrtl.fr), donne l'origine de chaque mot ; pour l'anglais, les dictionnaires qui donnent l'étymologie suffisent pour commencer.
3. **Veulent-ils dire la même chose aujourd'hui ?** Même s'ils sont parents, regardez comment on les emploie dans des phrases réelles de l'autre langue. L'usage est l'arbitre.
4. **Héritage ou emprunt ?** La réponse vous dit quel type de lien vous pouvez exploiter.

Ça a l'air de demander beaucoup de travail. Au début, ça l'est. Mais avec la pratique, cela devient un geste de deux secondes, un petit doute volontaire avant de ranger un mot dans la mémoire : *est-ce une*

vraie parenté, ou un écho de hasard ? C'est ce geste qui sépare ceux qui apprennent vite de ceux qui se trompent vite.

Défi Classez ces paires en trois groupes : (a) codérivés qui ont gardé le même sens, (b) codérivés qui ont changé de sens, (c) emprunts. Servez-vous d'un dictionnaire.

trois / three · actuellement / actually · tomate / tomato · nuit / night · bœuf / beef · librairie / library

(Solutions : annexe B, exercice 5.1.)

Au prochain chapitre, vous allez découvrir que les langues ne changent pas les mots au hasard : elles suivent des règles. Et que ces règles s'apprennent comme un tour de magie, une seule fois, pour s'en servir mille.

Les règles du voyage

Un tour qui s'apprend une fois

Imaginez qu'on vous tende une liste de quarante mots dans une langue que vous ne connaissez pas, en vous disant : « Apprenez-les. » Imaginez maintenant qu'on vous donne, à la place, une seule règle, en vous disant : « Avec ça, vous pouvez deviner trente des quarante. » Que préférez-vous ?

Les langues parentes ne changent pas les mots au hasard. Elles les changent selon des règles, et chaque règle s'applique à des centaines de mots à la fois. Ces règles, les linguistes les appellent des **correspondances** : là où une langue a tel son, l'autre a tel autre son. Apprendre une correspondance, c'est apprendre un tour une fois pour s'en servir mille.

Ce chapitre vous en apprend plusieurs. Mais je ne vais pas vous les donner sous forme de liste. Je vais mettre les mots devant vous, et c'est vous qui verrez la règle. Ça marche mieux ainsi : ce que vous découvrez, vous le reprenez.

Essayez Avant de lire la suite, faites trois paris, à l'aveugle. Comment dit-on *fi* en espagnol ? Et *fer* ? Et comment dit-on *clé* en italien ? Écrivez vos réponses ; les tableaux de ce chapitre vous diront si vous aviez vu juste. (Solutions : annexe B, exercice 6.1.)

Le *h* qui était un *f*

Commençons par l'espagnol, la deuxième langue que vous apprenez sans doute. Regardez ces mots dans quatre langues venues du latin, et dans le latin lui-même :

français	espagnol	portugais	italien	latin
faire	hacer	fazer	fare	facere
fil	hijo	filho	figlio	filius
fer	hierro	ferro	ferro	ferrum
farine	harina	farinha	farina	farina
fil	hilo	fio	filo	filum
feuille	hoja	folha	foglia	folium
four	horno	forno	forno	furnus

Regardez la première lettre de chaque colonne. Que voyez-vous ?

Là où le latin, le français, le portugais et l'italien ont un *f*, l'espagnol a un *h*. Et ce *h* ne se prononce pas. Autrement dit, l'espagnol a **perdu** le *f* initial du latin. Pas dans un mot, mais dans tous ceux-là et dans beaucoup d'autres.

Pourquoi écrit-on encore le *h*, alors ? Parce que c'est la trace du *f*. En espagnol ancien, il y a environ huit cents ans, on disait encore *fazer*, *fijo*, *fierro*, *forno*. Peu à peu, le *f* s'est adouci jusqu'à devenir un souffle, qu'on a écrit *h*, puis le souffle a disparu à son tour. L'orthographe a gardé la lettre, comme on garde la photo d'un parent qui n'est plus là. Le *h* muet de l'espagnol, aussi muet que le vôtre, est souvent là parce qu'il y a eu un *f*.

Et voici la bonne nouvelle pour vous : **votre français a gardé le *f***. Chaque fois qu'un mot espagnol commence par un *h* muet, remettez

un *f* à sa place et voyez si un mot français s'allume : *hilo* → *fil*, *harina* → *farine*, *hoja* → *feuille*.

La règle a ses propres règles

Regardez maintenant ces mots espagnols : *fuego* (feu), *fuerte* (fort), *flor* (fleur), *frente* (front). Ils viennent du latin *focus*, *fortis*, *flos*, *frons*, et ils ont gardé leur *f*. Est-ce qu'ils cassent la règle ?

Pas vraiment. Regardez ce qui vient après le *f* : dans *fuego* et *fuerte*, la diphtongue *ue* ; dans *flor* et *frente*, une consonne qui coule, *l* ou *r*. Dans ces positions, le *f* a résisté. (Ce ne fut pas toujours facile : pendant un temps, on a dit aussi *huego*, et c'est la forme en *f* qui a fini par gagner.) Une règle dont les exceptions ont leur propre explication n'est pas une règle cassée. C'est une règle plus précise.

Ce qui arrive au code

Cela a une conséquence pour le code. Quand l'espagnol perd le *f*, le code perd une classe : *filius* commençait par Φ ; *hijo*, non. Le portugais *filho*, l'italien *figlio* et votre *fil*s l'ont gardé. Si vous voulez retrouver le code d'origine d'un mot espagnol qui commence par un *h* muet, vous avez souvent intérêt à regarder ses cousins : ils ont gardé ce que l'espagnol a perdu.

Ce que l'espagnol a fait de *cl*, *pl* et *fl*

Un autre tableau. Cette fois, le mot latin commence par deux consonnes collées.

latin	français	espagnol	portugais	italien
clavis	clé	llave	chave	chiave
pluvia	pluie	lluvia	chuva	pioggia
flamma	flamme	llama	chama	fiamma
plenus	plein	lleno	cheio	pieno

Quatre langues, quatre solutions différentes au même problème. Le français a gardé les groupes *cl*, *pl*, *fl*. L'espagnol les a changés en *ll*. Le portugais, en *ch* (qui se prononce comme votre *ch*). L'italien a remplacé le *l* par un *i* : *chi*, *pi*, *fi*.

Là encore, c'est vous qui avez la clé. Quand un mot espagnol commence par *ll*, essayez *cl*, *pl* ou *fl* : *llave* → *clé*, *lluvia* → *pluie*, *llama* → *flamme*, *lleno* → *plein*. Et le jour où vous passerez de l'espagnol au portugais, la même règle vous offrira des dizaines de mots : là où l'espagnol dit *ll* et où le latin avait *cl*, *pl* ou *fl*, le portugais dit *ch*. *Llave* devient *chave*, *lluvia* devient *chuva*, *llamar* (appeler) devient *chamar*.

Ce qu'il a fait de *ct*

Encore une. Cette fois, le groupe latin est au milieu du mot.

latin	français	espagnol	portugais	italien	anglais
noctem	nuit	noche	noite	notte	night
octo	huit	ocho	oito	otto	eight
lactem	lait	leche	leite	latte	—

Le groupe latin *ct* est devenu *ch* en espagnol, *it* en portugais, *tt* en italien. Et en français ? Regardez l'orthographe : *nuit*, *huit*, *lait*. Là

où vous écrivez *-it* ou *-ait*, l'espagnol a souvent *ch*. Regardez aussi la dernière colonne : l'anglais *night* et *eight* ne viennent pas du latin, mais de la branche germanique ; ce sont pourtant des codérivés de *nuît* et de *huit*. Tous viennent des mêmes mots proto-indo-européens. (L'anglais *milk*, lui, n'est **pas** un parent de *lait* : il vient d'une autre racine. C'est pourquoi la case est vide.)

Attention Vous connaissez déjà le *latte* : le café au lait des cafés. En italien, *latte* veut simplement dire « lait ». Quand vous commandez un *latte*, vous commandez, littéralement, un lait.

La loi de Grimm : là où l'anglais a *f*, le français a *p*

Passons maintenant au voyage le plus utile pour vous : celui qui sépare le français de l'anglais.

Il y a plus de deux mille ans, les langues germaniques — l'anglais, l'allemand, le néerlandais, le suédois — ont connu une réaction en chaîne dans leurs consonnes. Jacob Grimm l'a décrite en 1822 ; c'est le même Grimm que celui des contes des frères Grimm. D'où son nom : la **loi de Grimm**. Le latin, lui, n'a pas connu ce changement. C'est pourquoi, en comparant des mots français (d'origine latine) avec des mots anglais (d'origine germanique), vous pouvez voir la loi à l'œuvre.

Un conseil avant de commencer : le français a beaucoup utilisé ses mots, et il lui arrive d'avaler justement la consonne qui nous intéresse. Quand c'est le cas, je vous donne le mot latin entre parenthèses. C'est lui qu'il faut comparer.

Regardez ces groupes. Dans chacun, cherchez quelle consonne du français correspond à quelle consonne de l'anglais.

Groupe 1.

Les mots ont des os

français	anglais
père (latin <i>patrem</i>)	father
pied (latin <i>pedem</i>)	foot
poisson	fish
plein	full

Groupe 2.

français	anglais
dent	tooth
deux	two
dix	ten

Groupe 3.

français	anglais
cœur	heart
corne	horn
cent (latin <i>centum</i>)	hundred
chien (latin <i>canis</i>)	hound (« chien de chasse »)
qui	who

Groupe 4.

français	anglais
trois	three

Groupe 5.

français	anglais
genou (latin <i>genuculum</i>)	knee
connaître (latin <i>cognōscere</i>)	know (autrefois <i>cnāwan</i>)

Vous les avez trouvées ? Là où le français (le latin) a **p**, l'anglais a **f**. Là où il a **d**, l'anglais a **t**. Là où il a **k** (écrit *c* ou *qu*), l'anglais a **h**. Là où il a **t**, l'anglais a **th**. Là où il a **g**, l'anglais a **k** (écrit *c* ou *k*, même s'il ne se prononce plus dans *know* ni dans *knee*).

Attention Le français moderne vous tend quelques pièges dans ces tableaux. *Cent* se prononce avec un *s*, pas avec un *k* ; mais en latin, *centum* se prononçait *kentoum* : le *c* latin sonnait *k*, même devant *e* et *i*, et le français l'a changé plus tard. *Chien* se prononce avec *ch*, mais le latin *canis* avait un *k*. *Genou* se prononce avec un *j*, mais le latin *genuculum* avait un *g*. Et *père* et *pied* ont perdu en route la consonne des dents. Quand vous comparez avec l'anglais, pensez à la façon dont sonnait le mot latin.

Pourquoi ça arrange le code

Voici le meilleur. Regardez quelles paires de sons la loi de Grimm échange :

- *p* et *f* : tous deux de la classe des lèvres, Φ .
- *d* et *t*, *t* et *th* : tous trois de la classe des dents, Θ .
- *k* et *h*, *g* et *k* : tous de la classe du fond, X .

La loi de Grimm ne fait presque jamais sortir un son de sa classe ! Elle change le costume, pas la personne. C'est pourquoi l'espagnol

padre et l'anglais *father* ont exactement le même code, $\Phi \cdot \Theta \cdot \Lambda$, même si les lettres diffèrent. Et c'est pourquoi les classes sont un si bon instrument pour voir les parentés entre les langues latines et l'anglais : elles sont faites de telle sorte que le plus grand changement qui sépare les deux mondes reste, presque en entier, à l'intérieur de chaque classe.

Votre *père*, lui, n'a plus que $\Phi \cdot \Lambda$. Mais ce n'est pas la faute de Grimm : c'est l'usure du français, celle que vous avez vue au chapitre 4. Le latin *pater*, et votre mot savant *paternel*, gardent les trois classes.

De l'anglais à l'allemand

Si vous apprenez l'allemand après l'anglais, vous avez un avantage : l'allemand est bien plus proche de l'anglais que du français. Mais l'allemand a connu une seconde réaction en chaîne, que l'anglais n'a pas connue.

anglais	allemand
ten	zehn
two	zwei
tongue	Zunge
heart	Herz
water	Wasser
apple	Apfel
pepper	Pfeffer
make	machen
book	Buch
bread	Brot

Là où l'anglais a un *t* au début, l'allemand a un *z* (qui se prononce *ts*). Là où l'anglais a un *t* au milieu, l'allemand a souvent *ss*. Là où l'anglais a un *p*, l'allemand a *pf* ou *ff*. Là où l'anglais a un *k*, l'allemand a *ch*. Là où l'anglais a un *d*, l'allemand a un *t*.

Ici, contrairement à la loi de Grimm, certains changements font **bien** sortir le son de sa classe : le *t* de *ten* (Θ) est devenu le *ts* de *zehn*, qui finit en sifflement (Σ). Quand cela arrive, le code change. Ce n'est pas un échec de la méthode : c'est une information. Elle vous dit que ce changement-là a été plus brutal.

Du français à l'espagnol

Une dernière, courte. Regardez :

français	espagnol
chanter	cantar
champ	campo
cheval	caballo
chèvre	cabra
chez	casa (maison)

Là où vous avez souvent *cha* ou *che* (avec le son *ch*), l'espagnol a *ca*. C'est le même glissement que dans *chaud*, au chapitre 4 : c'est le français qui a changé, l'espagnol a gardé le *k* du latin. Lisez donc la règle à l'envers, et elle travaille pour vous : devant un mot espagnol en *ca-*, essayez un mot français en *ch-*.

Remarquez au passage ce que ce changement fait au code : le *k* (X) est devenu *ch* (Σ). Le son est sorti de sa classe, comme dans *zehn*. Votre

chanter ($\Sigma \cdot \Theta$) et l'espagnol *cantar* ($X \cdot \Xi \cdot \Theta$) sont bien parents, mais leurs codes ne coïncident plus. C'est une information, là aussi.

La dernière ligne est ma préférée. Votre *chez* — *chez moi*, *chez toi* — vient du latin *casa*, le même mot que l'espagnol *casa*, « maison ». Il s'est tellement usé qu'il a fini en préposition. Quand vous dites *chez moi*, vous dites, sans le savoir, « à ma maison ».

Les règles ne sont pas des lois de fer

Tout ce que vous avez vu dans ce chapitre, ce sont des **tendances avec des raisons**, pas des lois absolues. Il y a des exceptions. Certaines s'expliquent par une règle plus fine (comme le *f* de *fuego*). D'autres, par un emprunt : un mot arrivé après que la règle avait déjà agi, et qui ne l'a donc pas subie. D'autres encore n'ont pas d'explication.

Vous enseigner les correspondances comme si elles étaient absolues, ce serait semer en vous une fausse confiance. La bonne façon de s'en servir, c'est comme un **pari informé** : elles vous aident à deviner, et ensuite vous vérifiez.

Défi Avec la loi de Grimm, quel mot anglais vous attendriez-vous à trouver comme codérivé de *pied* ? Vous le connaissez déjà. Et de *dent* ? Et de *corne* ? Maintenant, dans l'autre sens : l'anglais *foot* a, en anglais même, un codérivé savant que vous connaissez presque. Indice : c'est un long mot pour désigner quelqu'un qui va à pied ; il vient du latin, et il ressemble beaucoup à un adjectif français qu'on emploie pour une randonnée qui se fait à pied. (Solutions : annexe B, exercice 6.2.)

Pour aller plus loin En 1875, le linguiste danois Karl Verner a expliqué pourquoi certains mots semblaient casser la loi de Grimm : cela dépendait de l'endroit où tombait l'accent dans le mot ancien. Ce fut l'un des grands moments de la science du langage, parce qu'il a transformé une liste d'exceptions en une règle plus profonde. Si cela vous intéresse, cherchez « loi de Verner ».

Au prochain chapitre, vous trouverez ces règles rassemblées par langue, comme une carte de poche pour chaque langue que vous voudrez apprendre.

Cartes de poche

Ce chapitre ne se lit pas d'une traite. C'est une boîte à outils : une petite carte pour chacune des langues que vous aurez sans doute envie d'apprendre. Allez directement à celle qui vous sert, et revenez quand vous en commencez une autre.

Chaque carte a quatre parties : à quelle distance cette langue se trouve du français, les règles qui rapportent le plus, un piège et un conseil de prononciation.

À quelle distance est chaque langue ?

Avant les cartes, un chiffre qui vous aide à mesurer ce qui vous attend. Les linguistes ont rassemblé, pour beaucoup de langues, la façon de dire environ 170 concepts de base : des choses comme *main, eau, dormir, rouge, nuit*. Ce sont des mots que toutes les langues ont et qui s'empruntent peu. Avec cette liste, on peut mesurer quel pourcentage de ces mots de base sont des codérivés entre deux langues : le même mot hérité, avec un autre accent.

Voici les chiffres pour le français, calculés sur une base de données d'experts appelée IE-CoR :

langue	vocabulaire de base partagé avec le français par héritage
italien	78 %
catalan	77 %
espagnol	71 %
portugais	71 %
roumain	58 %
allemand	25 %
russe	21 %
anglais	20 %

Bien lire ce tableau vous évite des frustrations. Avec l'italien ou l'espagnol, sept à huit mots de base sur dix sont à vous, avec un autre accent : votre travail, c'est d'apprendre les règles de l'accent. Avec l'anglais, un sur cinq seulement. Est-ce que l'anglais est perdu d'avance ? Non. Cela veut dire deux choses.

La première : dans le vocabulaire de base de l'anglais, vous aurez davantage à mémoriser, et la loi de Grimm vous sert pour ce cinquième qui est un vrai héritage commun. La seconde : ce tableau ne mesure que les mots de base hérités. Il ne compte pas les milliers de mots que l'anglais a pris au français après 1066, ni ceux qu'il a pris au latin, ceux-là mêmes que vous avez vus au chapitre 5. Grâce à cette couche française, l'anglais est bien plus proche de vous que ce 20 %.

Attention Un pourcentage élevé ne veut pas dire que la langue est facile à parler. L'italien partage avec vous presque quatre mots de base sur cinq, mais ses consonnes doubles, son *r* roulé et son accent tonique vous demandent un autre travail. Le travail change de place : de la mémoire vers l'oreille.

Carte de l'anglais

Distance : lointain dans le vocabulaire de base (20 %), très proche dans le vocabulaire savant et dans tout ce qu'il a pris au français.

Règles qui rapportent le plus :

1. **La loi de Grimm** (chapitre 6), pour le fond germanique : $p \rightarrow f$ (*père/father*, *poisson/fish*), $d \rightarrow t$ (*dent/tooth*, *dix/ten*), $k \rightarrow h$ (*cœur/heart*, *corne/horn*), $t \rightarrow th$ (*trois/three*). C'est elle qui vous ouvre le vocabulaire de base.
2. **Le chapeau qui cache un s.** Beaucoup de mots français ont perdu un *s* que l'anglais, lui, a gardé, et le français marque souvent cette perte d'un accent circonflexe : *forêt/forest*, *hôpital/hospital*, *bête/beast*, *fête/feast*, *côte/coast*, *île/isle*. Le *é-* du début marque parfois la même perte : *école/school*, *état/state*. Quand vous voyez un circonflexe, essayez de remettre un *s* après la voyelle.
3. **Les bêtes et les viandes** (chapitre 5). Après 1066, les bêtes restent anglaises à la ferme et deviennent françaises à table : *cow/beef* (*bœuf*), *pig/pork* (*porc*), *sheep/mutton* (*mouton*), *calf/veal* (*veau*). Vos mots de tous les jours sont les mots chics de l'anglais.
4. **Cherchez le latin derrière votre mot hérité.** Si *fil* ne vous mène nulle part en anglais, essayez son jumeau savant, *filial* : l'anglais a *filial*, lui aussi. Si *fer* ne vous mène nulle part, pensez à l'anglais *ferrous*, « qui contient du fer ».

Piège : les faux amis du type 1, des parents qui ont changé de métier : *actually* (en fait, pas actuellement), *library* (bibliothèque, pas librairie), *eventually* (finalement, pas éventuellement), *sensible* (raisonnable,

pas sensible), *deception* (tromperie, pas déception), *demand* (exiger, pas demander). Et ceux du type 2, qui ne sont même pas parents : *fire* ne vient pas de *feu*, ni *have* d'*avoir*, ni *day* de *jour*. Un dernier piège, plus discret : *isle* vient bien du français *île*, mais *island* n'est pas de la même famille ; son *s* a été ajouté par imitation.

Prononciation : l'anglais écrit beaucoup de lettres qui ne se prononcent pas (*know*, *knight*, *walk*), et il change beaucoup d'un pays à l'autre. Choisissez un accent de référence — américain ou britannique — et tirez vos squelettes de cet accent. En britannique, beaucoup de *r* finaux ne se prononcent pas : *mother* a pour squelette *m · th*. Et quatre choses qui n'existent pas chez vous : le *th*, le *h* qui se prononce vraiment (*house*, *hair*), la différence entre voyelles longues et brèves (*sheep*, *ship*), et un rythme qui écrase les syllabes sans accent (vous le verrez au chapitre 10).

Carte de l'espagnol

Distance : très proche (71 %).

Règles qui rapportent le plus :

1. **Votre *f* est son *h* muet** : *fil*/*hijo*, *fer*/*hierro*, *faire*/*hacer*, *farine*/*harina*, *fil*/*hilo*, *feuille*/*hoja*.
2. **Vos *cl*, *pl*, *fl* sont son *ll*** : *clé*/*llave*, *pluie*/*lluvia*, *flamme*/*llama*, *plein*/*lleno*.
3. **Votre *it* est son *ch*** quand il vient du *ct* latin : *nuit*/*noche*, *huit*/*ocho*, *lait*/*leche*.
4. **Votre *é-* est son *es-*** : *école*/*escuela*, *état*/*estado*, *étoile*/*estrella*.

5. **Des terminaisons régulières** : *-tion* devient *-ción* (*nation/nación*), *-té* devient *-dad* (*université/universidad*).

Piège : *embarazada* ne veut pas dire embarrassée, mais **enceinte** — et pourtant c’est bien un parent de votre *embarrassé*, qui a changé de métier. En revanche, deux mots qui piègent les anglophones sont pour vous de vrais amis : *actual* veut dire actuel, et *librería*, librairie. Un faux ami dépend toujours de la paire.

Prononciation : cinq voyelles pures, toujours prononcées de la même façon, et pas de voyelles nasales : *son* se dit *sonne*, avec le *n* bien réveillé. Le *j* se dit comme un *h* fort, fait au fond de la gorge. Le *rr* est roulé. Le *b* et le *v* se prononcent pareil. Le *h* est muet, comme chez vous. Et l’accent tonique tombe le plus souvent sur l’avant-dernière syllabe, pas sur la dernière comme en français.

Carte de l’italien

Distance : le plus proche de tous (78 %).

Règles qui rapportent le plus :

1. **Le *f* est là des deux côtés** : *faire/fare, fils/figlio, farine/farina*.
2. **Vos *cl, pl, fl* sont ses *chi, pi, fi*** : *clé/chiave, plein/pieno, flamme/fiamma*.
3. **Votre *it* est son *tt*** quand il vient du *ct* latin : *nuit/notte, huit/otto, lait/latte*.
4. **Consonnes doubles**. L’italien prononce doubles beaucoup de consonnes (*notte, latte, fiamma*). Pour le squelette, comptez chaque consonne double une seule fois.

Piège : *burro*, en italien, c'est le beurre (en espagnol, c'est l'âne). *Caldo* veut dire chaud (et voici de nouveau la boussole du chapitre 4 : le même code que l'anglais *cold*, X·Λ·Θ, du côté du chaud). *Salire*, c'est monter, pas salir.

Prononciation : l'italien a des voyelles claires et un rythme proche du vôtre. Ce qui est nouveau, ce sont les consonnes doubles, qu'on tient un instant de plus : *pala* (pelle) n'est pas *palla* (balle). Entraînez-les dès le début.

Carte de l'allemand

Distance : lointain depuis le français (25 %), mais très proche depuis l'anglais (56 % du vocabulaire de base partagé). Si vous savez déjà un peu d'anglais, servez-vous-en comme pont.

Règles qui rapportent le plus :

1. **Depuis le français, la loi de Grimm**, comme avec l'anglais : *père/Vater*, *poisson/Fisch*, *plein/voll*, *trois/drei*, *chien/Hund*.
2. **Depuis l'anglais, la seconde mutation** (chapitre 6) : *ten/zehn*, *two/zwei*, *water/Wasser*, *heart/Herz*, *tongue/Zunge*, *apple/Apfel*, *pepper/Pfeffer*, *make/machen*, *book/Buch*, *bread/Brot*.
3. **Le *v* allemand se dit *f*** : *Vater* se dit *fâter*. Et le *w* se dit *v* : *Wasser* se dit *vasser*. Le *h*, lui, se prononce. Tirez le squelette du son.

Piège : *Gift*, en allemand, c'est le poison, pas le cadeau (et pourtant c'est bien un parent de l'anglais *gift*). *Rat*, c'est le conseil, pas le rat.

Prononciation : l'allemand a le *ch* doux de *ich* et le *ch* rugueux de *Buch*, des voyelles avec tréma (*ü*, *ö*, *ä*) — bonne nouvelle : le *ü* sonne

comme votre *u*, et le *ö* comme votre *eu* — et une façon très nette de séparer les mots. C'est une langue qu'on comprend mieux en la lisant à voix haute qu'en la lisant en silence.

Carte du portugais

Distance : proche depuis le français (71 %), mais très proche depuis l'espagnol (84 %). Si vous savez déjà un peu d'espagnol, passez par lui.

Règles qui rapportent le plus :

1. **Le *f* est là des deux côtés :** *faire/fazer, fils/filho, fer/ferro, farine/farinha*.
2. **Vos *cl, pl, fl* sont son *ch* :** *clé/chave, pluie/chuva, flamme/chama, plein/cheio*. Et ce *ch* se prononce comme le vôtre.
3. **Le *ct* latin donne *it*, comme chez vous :** *nit/noite, huit/oito, lait/leite*.

Piège : *puxar* ressemble à l'espagnol *empujar* (« pousser »), mais en portugais il veut dire **tirer**. Les deux viennent du latin *pulsare*, « pousser » : des parents qui ont fini avec des sens opposés.

Prononciation : le plus difficile, en portugais, n'est pas de le comprendre à l'écrit, c'est de l'entendre. Il a des **voyelles nasales** (*canção*, chanson ; *mão*, main) : celles-là, vous les avez déjà, et c'est un vrai avantage sur les hispanophones. Il a aussi des voyelles ouvertes et fermées qui distinguent des mots (*avó*, grand-mère ; *avô*, grand-père). Pour commencer, un accent du nord-est du Brésil ou du nord du Portugal vous sera plus proche que celui de Rio ou de Lisbonne, parce qu'on y prononce les voyelles plus entières.

Défi Choisissez la langue de ce chapitre qui vous intéresse le plus. Trouvez dix mots de cette langue que vous ne connaissez pas, dans n'importe quel texte (une chanson, un article, un menu). Pour chacun, essayez de deviner le sens en n'utilisant que les règles de sa carte. Ensuite, vérifiez. Notez combien vous en avez trouvé. Gardez ce nombre : au chapitre 8, je vous dis quoi en faire.

Pour aller plus loin Les chiffres du tableau du début viennent d'un projet de recherche qui veut construire, pour chaque paire de langues, un manuel pour « apprendre en déchiffrant » : au lieu d'apprendre la nouvelle langue à partir de zéro, on apprend la transformation qui change votre langue en l'autre. Il existe déjà des manuels de ce genre pour plusieurs paires de langues. Celui de l'espagnol vers le portugais s'ouvre sur une phrase qui dit à peu près ceci : vous savez déjà l'espagnol, et c'est votre antisèche.

La méthode, pas à pas

Pourquoi la mémoire aime les liens

Revenez à la scène du début du manuel : la liste de vocabulaire anglais que vous avez oubliée le lendemain. Ce n'est pas que vous ayez une mauvaise mémoire. C'est que la mémoire humaine n'est pas faite pour garder des faits isolés. Elle est faite pour garder des **relations**.

La psychologie de la mémoire étudie cela depuis plus d'un siècle, et ses résultats concordent. Trois d'entre eux vous concernent :

1. **Ce qui se relie reste.** Ce que vous traitez en profondeur — ce que vous reliez à quelque chose que vous savez déjà — se retient bien mieux que ce que vous répétez dans le vide. Les psychologues parlent de *traitement profond*.
2. **Ce que vous produisez reste mieux que ce que vous lisez.** Si vous trouvez vous-même une réponse, même en devinant, vous la retenir mieux que si on vous la donne toute faite. On l'appelle *l'effet de génération*.
3. **Ce que vous révisez en espaçant reste mieux que ce que vous révisez d'un coup.** Travailler dix minutes pendant cinq jours marche mieux que cinquante minutes en une seule soirée. On l'appelle *l'effet d'espacement*.

Le travail avec les codes se sert des trois à la fois. Quand vous découvrez que *foot* est *pied* grâce à la loi de Grimm, vous ne lisez pas une information : vous la **produisez** à partir de quelque chose que vous saviez déjà. Et la règle que vous avez utilisée ($p \rightarrow f$) vous sert ensuite pour *poisson/fish*, *père/father*, *plein/full*. Chaque mot nouveau arrive relié à un mot ancien et à une règle. Il n'arrive plus seul.

L'idée centrale de ce chapitre tient en une phrase : **la vitesse ne vient pas d'apprendre chaque mot plus vite, mais d'arrêter de les apprendre un par un.**

Six mouvements

Voici six techniques. Je vous les donne comme des outils, pas comme un dogme. Chacune vient avec son avertissement, parce qu'une méthode qui n'énumère que ses qualités ment.

1. Commencez par ce que vous savez presque

Ne commencez pas par les mille mots les plus fréquents de la nouvelle langue. Commencez par les **codérivés** : les mots que vous savez presque sans le savoir. Tirez-en le squelette et posez-les à côté de leur jumeau en français, que ce jumeau soit un mot de tous les jours ou un mot savant.

Avertissement : c'est ici que guettent les faux amis. Le terrain fertile et le terrain miné sont le même champ. Utilisez le test du chapitre 5.

2. Apprenez des échelles, pas des marches

Ne mémorisez pas *foot* = *pied*. Mémorisez la correspondance $p \rightarrow f$ et laissez-la vous ouvrir la porte de *fish/poisson*, *father/père*, *full/plein*. Une

règle, beaucoup de mots.

Avertissement : les correspondances ont des exceptions. Si vous les traitez comme absolues, vous allez inventer des mots qui n'existent pas. Servez-vous-en pour parier, puis vérifiez.

3. Accrochez les voyelles au squelette

Quand vous apprenez un mot nouveau, fixez d'abord ses consonnes, qui sont la partie stable, puis ajustez les voyelles. Se souvenir d'une charpente et y accrocher les voyelles est plus facile que se souvenir d'une suite entière de lettres.

Avertissement : dans certaines langues, les voyelles font un travail de grammaire. En allemand, *singen*, *sang*, *gesungen* (chanter, chanta, chanté) ont le même squelette et seules les voyelles changent, exactement comme l'anglais *sing*, *sang*, *sung*. Si vous ignorez les voyelles, vous perdez le temps du verbe.

4. Laissez l'usage décider

Quand un mot pourrait vouloir dire deux choses, ne décidez pas vous-même. Cherchez-le dans des phrases réelles : chansons, séries sous-titrées, informations. Le code vous dit où regarder ; l'usage vous dit ce qu'il y a.

Avertissement : c'est la technique la plus difficile et la plus importante. Sans elle, le jeu devient de la devinette.

5. Doutez une seconde

Avant de ranger un lien dans votre mémoire, demandez-vous : *est-ce une vraie parenté, ou un écho de hasard* ? Une seconde de doute volon-

taire.

Avertissement : cela freine l'enthousiasme, et l'enthousiasme est une bonne chose. Mais sans ce frein, l'enthousiasme vous fait ranger des erreurs très convaincantes.

6. Revenez à la règle quelques jours plus tard

Revenez à la même correspondance dans des contextes nouveaux : aujourd'hui avec trois mots, dans trois jours avec trois autres, dans une semaine avec d'autres encore. Ainsi, la règle devient structure et non truc d'un jour.

Avertissement : c'est ennuyeux. Cela va contre le plaisir du « ah, j'ai compris ! ». Faites-le quand même.

Des points d'accès cachés

Il existe une ressource que presque personne n'utilise et qui peut vous épargner beaucoup de travail. Parfois, un mot de la nouvelle langue ne ressemble à aucun de vos mots de tous les jours, et pourtant il **est** un codérivé d'un mot à vous : un mot que vous dites sans cesse mais qui s'est déguisé, parce qu'il a perdu une lettre ou qu'un son y a changé selon une règle. Ou bien un mot que vous utilisez moins : un mot savant, ancien, technique. Ce mot est un **point d'accès** : un crochet que vous avez déjà dans la tête.

Vers l'anglais, le fond germanique se déguise de deux façons. La loi de Grimm a changé ses consonnes, et le français, de son côté, a perdu des s que l'anglais a gardés — l'accent circonflexe en garde la trace :

mot anglais	votre point d'accès	ce qui vous fait passer
father	père	Grimm : $p \rightarrow f$
foot	pied	Grimm : $p \rightarrow f$
three	trois	Grimm : $t \rightarrow th$
tooth	dent	Grimm : $d \rightarrow t$
heart	cœur	Grimm : $k \rightarrow h$
horn	corne	Grimm : $k \rightarrow h$
hound (chien de chasse)	chien, et le mot savant <i>canin</i> , qui garde le <i>k</i>	Grimm : $k \rightarrow h$
knee	genou	Grimm : $g \rightarrow k$ (le <i>k</i> de <i>knee</i> ne se prononce plus)
beast	bête	le circonflexe cache un <i>s</i>
forest	forêt	le circonflexe cache un <i>s</i>
coast	côte	le circonflexe cache un <i>s</i>

Vers l'espagnol, la règle la plus rentable est celle du *h* muet : là où l'espagnol a un *h* qui ne se prononce pas, vous avez souvent un *f* bien vivant.

mot espagnol	votre point d'accès	ce qui vous fait passer
hijo	fils	$f \rightarrow h$
hacer	faire	$f \rightarrow h$
harina	farine	$f \rightarrow h$
hilo	fil	$f \rightarrow h$
hoja	feuille	$f \rightarrow h$
llave	clé	$cl \rightarrow ll$
noche	nuit	$ct \rightarrow ch$

Essayez L'anglais *feast* ne ressemble à aucun mot français de tous les jours, et pourtant il a un point d'accès chez vous. Indice : cherchez un mot avec un accent circonflexe, pensez à un jour qu'on célèbre... Ensuite, l'espagnol *hierro* : vous avez déjà croisé sa règle dans l'exercice du chapitre 6. Quel est son point d'accès français ? (Solutions : annexe B, exercice 8.1.)

Les phrases-ponts

Une **phrase-pont**, c'est votre propre langue pliée vers l'autre. On prend des mots réels de votre langue, parfois moins courants, choisis pour que la phrase s'aligne presque mot à mot sur la langue que vous apprenez. Ce n'est pas la façon la plus naturelle de le dire, mais cela vous permet de passer dans l'autre langue par le chemin le plus court.

On travaille sur trois lignes : la phrase dans la nouvelle langue, la phrase-pont et la phrase naturelle. Deux exemples avec l'espagnol :

Essayez Lisez les trois lignes à voix haute, dans l'ordre.

Espagnol : *Mi hijo come pan con leche por la noche.*

Pont : *Mon fils mange du pain avec du lait par la nuit.*

Naturel : *Mon fils mange du pain avec du lait le soir.*

Espagnol : *Mi familia habita una casa antigua.*

Pont : *Ma famille habite une maison antique.*

Naturel : *Ma famille vit dans une vieille maison.*

Vous avez vu ce qui se passe ? La phrase-pont utilise des tournures et des mots que vous avez mais que vous employez peu (*par la nuit*, *antique* pour une maison), et avec eux l'espagnol devient transparent. *Hijo* et *fils*, *leche* et *lait*, *noche* et *nuit* : ce sont des codérivés, vous les avez vus sur la carte de l'espagnol, au chapitre 7. *Familia*, *habita*, *antigua*, vous les reconnaissez sans aide. La phrase-pont ne vous apprend pas seulement des mots : elle vous apprend à bouger avec le rythme et l'ordre de l'autre langue.

Défi Construisez vous-même une phrase-pont de l'espagnol vers le français. Choisissez une phrase espagnole simple qui contienne au moins deux mots d'origine latine (par exemple avec *visitar*, *familia*, *problema*, *importante*). Écrivez le pont et la phrase naturelle. Attention aux faux amis : le pont doit dire la même chose que l'original.

Un programme d'une semaine

Vingt minutes par jour. Pas plus. Ce qui compte, c'est la régularité, pas l'héroïsme.

jour	ce que vous faites
lundi	Vous choisissez une règle sur la carte de votre langue (chapitre 7) et vous cherchez dix mots qui la suivent. Vous les écrivez avec leur squelette.
mardi	Conversion : vous cachez la colonne de la nouvelle langue et vous essayez de produire chaque mot à partir du français, avec la règle. Puis vous vérifiez.
mercredi	Écoute : vous cherchez les dix mots en audio (un dictionnaire en ligne, une chanson, une vidéo) et vous les répétez à voix haute.
jeudi	Usage : vous retrouvez au moins trois des dix dans des phrases réelles. Vous notez la phrase.
vendredi	Phrase-pont : vous en construisez une ou deux avec les mots de la semaine.
samedi	Repos. Vraiment.
dimanche	Test sans échafaudage : voyez la section suivante.

La semaine suivante, vous choisissez une autre règle, mais le mardi et le jeudi vous revenez aussi à trois mots de la semaine précédente. Ainsi, la révision est espacée sans que vous ayez à y penser.

Ça marche, ou je me sens juste bien ?

C'est une vraie question, et il faut vous la poser. Sentir qu'une langue a un ordre est très motivant, et la motivation aide à apprendre. Mais elle peut aussi vous tromper : vous pouvez avoir l'impression

d'avancer sans avancer.

Il existe une façon simple de faire la différence. Elle s'appelle **retirer l'échafaudage**. Le dimanche, sans regarder vos notes et sans penser à la règle, essayez de dire ou d'écrire les mots de la semaine dans la nouvelle langue, à partir du français. S'ils viennent, il y a eu un vrai apprentissage : la structure est restée alors que vous avez retiré l'appui. S'ils ne viennent pas, ce qu'il y avait, c'était de la suggestion : l'impression de comprendre, sans la capacité de s'en servir.

Notez combien de mots vous viennent chaque dimanche. Si vous avez fait le défi du chapitre 7, vous avez déjà un premier nombre pour comparer. Ce nombre est à vous, et il est plus honnête que n'importe quelle promesse de ce manuel.

Ce que cette méthode n'est pas

Elle ne remplace pas la pratique. Le travail avec les codes n'est pas en guerre contre l'enseignement traditionnel. Il vous faut aussi de la mémoire, de la répétition, parler avec des gens, vous tromper à voix haute. Le code vous donne une structure où accrocher tout cela ; il ne fait pas le travail à votre place.

Elle ne vous oblige pas à connaître l'histoire. Pour *parler* une langue, il suffit de jouer à l'apprendre. Vous n'avez pas besoin de savoir ce qu'est le proto-indo-européen ni comment s'appelle chaque loi. Il y a des élèves qui veulent parler, pas savoir, et c'est tout à fait légitime. Prenez dans ce manuel la quantité d'histoire qui vous sert, et pas un gramme de plus. La profondeur est un luxe pour qui la veut et un poids pour qui ne la veut pas. La méthode est au service de celui ou celle qui apprend, pas l'inverse.

Elle ne marche pas pareil avec toutes les langues. Elle marche d'autant mieux que la langue est proche parente de la vôtre. Avec l'espagnol ou l'italien, c'est presque un raccourci ; avec l'anglais, c'est une aide sérieuse pour une partie du vocabulaire de base, et bien davantage grâce à sa couche française. Et avec les langues qui ne sont pas parentes du français ? C'est le sujet du prochain chapitre.

Pour aller plus loin Si vous êtes enseignante ou enseignant et que vous lisez ceci : l'ordre qui marche le mieux est d'abord **reconnaître**, ensuite **produire**. Enseignez d'abord les règles des consonnes, qui permettent de déchiffrer ce qu'on entend et ce qu'on lit ; puis faites pratiquer la conversion active. Enseignez les faux amis explicitement, comme les ratés des règles. Et fixez un accent de référence dès le premier jour. Là où vous ne connaissez pas l'histoire d'un mot, dites-le : un mystère déclaré vaut mieux qu'une étymologie inventée.

Quand il n’y a pas de parents

Plus loin que vous ne le croyez

Avant de parler des langues qui ne sont pas parentes du français, il vaut la peine de voir jusqu’où vont celles qui le sont. Regardez ce tableau :

français	espagnol	persan (Iran)	sanskrit (Inde an- cienne)	russe
père	padre	pedar	pitṛ	—
mère	madre	mādar	māṭṛ	mat’
trois	tres	—	tri	tri
nuît	noche	—	—	noch’

Le persan se parle à des milliers de kilomètres de Paris. Et pourtant, son mot pour *père* a exactement le même squelette que l’espagnol *padre* : $p \cdot d \cdot r$. Son mot pour *mère* aussi : $m \cdot d \cdot r$. Votre *père* ($p \cdot r$) et votre *mère* ($m \cdot r$) ont perdu en route la consonne du milieu, que le latin *patrem* et *mātrēm* avaient encore ; le persan, lui, l’a gardée. Ce n’est ni un hasard ni un emprunt. C’est un héritage : le persan, le sanskrit, le russe, l’espagnol et le français sont des branches du même arbre indo-européen.

Cela veut dire que la méthode de ce manuel ne s'arrête pas à l'espagnol et à l'anglais. Elle va, avec plus d'effort, jusqu'au russe, à l'hindi, au persan. Plus la branche est éloignée, moins il y a de codérivés et plus ils sont usés, mais la carte reste la même.

Le bord de la carte

Maintenant, la vraie question : qu'en est-il du nahuatl, de l'arabe, du japonais, du chinois, du maya ? Aucune de ces langues n'appartient à la famille indo-européenne. Chacune appartient à une autre famille, avec sa propre histoire de plusieurs milliers d'années.

L'endolinguistique appelle **macrosystème** chacune de ces grandes familles vue comme un système. L'indo-européen est un macrosystème. Le sémitique (celui de l'arabe et de l'hébreu) en est un autre. L'uto-aztèque (celui du nahuatl) en est un autre. Le sino-tibétain (celui du chinois) en est un autre.

Et il y a une règle qui ne se discute pas : **on ne mélange pas les macrosystèmes**. On ne compare pas un code du français avec un code de l'arabe comme s'ils appartenaient à la même langue, parce que ce n'est pas le cas. Il y a deux raisons.

La première, c'est l'histoire. Entre le français et l'arabe, il n'y a pas de codérivés hérités. Si vous trouvez un mot arabe qui ressemble à un mot français, soit c'est un emprunt (comme *sucre* ou *algèbre*, que vous allez croiser dans un instant), soit c'est une coïncidence sans histoire commune : ce que vous appellerez, au chapitre 12, une convergence. De parenté par héritage, il n'y en a pas.

La seconde raison est plus profonde. Au chapitre 3, je vous ai dit que les classes appartiennent à une famille de langues : les régions de

la bouche sont les mêmes partout dans le monde, mais la sensation que produit un groupe de sons, et la façon dont les sons se regroupent, peuvent changer d'un macrosystème à l'autre. Quand ce programme de recherche a mesuré si le champ de sens d'un code indo-européen se retrouve aussi dans d'autres familles, cela a coïncidé très rarement : moins d'une fois sur dix. Ce qui se ressemble d'une famille à l'autre est quelque chose de plus élémentaire : les langues organisent le sens avec des motifs de consonnes. La façon de le faire, chaque famille la trouve à sa manière.

Attention Si quelqu'un vous dit qu'un mot japonais et un mot français « ont le même code, donc qu'au fond ils veulent dire la même chose », méfiez-vous. Il mélange des macrosystèmes. La ressemblance peut être réelle et mériter d'être notée, mais ce n'est pas une parenté, et elle ne prouve pas à elle seule que les mots veulent dire la même chose.

Des emprunts qui ont passé le bord

Les mots, pourtant, franchissent le bord de la carte, même quand les langues ne sont pas parentes. Ils voyagent comme emprunts, et le français en est plein.

L'arabe vous en a laissé beaucoup : *sucré, alcool, algèbre*. Regardez le *al-* au début des deux derniers : c'est l'article arabe, « le », qui a voyagé collé au nom (*al-kuḥl, al-jabr*). Et il vous a même laissé un doublet, comme ceux du chapitre 5 : *chiffre* et *zéro* viennent tous les deux du même mot arabe, *ṣifr*, « vide ». Un seul mot est entré deux fois, par deux chemins, et il est devenu deux mots.

Ce sont des emprunts, pas des codérivés. Ils relient le français à l'arabe par une route, pas par un arbre généalogique.

Ce qui voyage : la façon de regarder

Alors, ce manuel ne sert à rien pour ces langues ? Il sert, mais autrement. Ce qui ne voyage pas, ce sont les codes concrets et leurs champs. Ce qui voyage, c'est **la façon de regarder** : chercher le squelette, se demander ce qui est racine et ce qui est ajouté, soupçonner qu'il y a un ordre derrière une liste de mots, et chercher cet ordre **à l'intérieur** du système de la nouvelle langue, pas dans le vôtre.

Je vous donne deux exemples.

L'arabe : une langue de squelettes

L'arabe est la meilleure preuve que l'idée de squelette n'est pas une invention de ce manuel. En arabe, beaucoup de mots se construisent à partir d'une **racine** de trois consonnes, et le sens se module en mettant des voyelles et des ajouts autour. Regardez la racine *k-t-b*, qui a à voir avec l'écriture :

mot arabe	ce qu'il veut dire	comment il se construit
kataba	il a écrit	la racine avec les voyelles <i>a-a-a</i>
kātib	écrivain, celui qui écrit	la racine dans le moule de celui qui fait l'action
kitāb	livre	la racine dans un autre moule
maktab	bureau : le lieu où l'on écrit	<i>ma-</i> + la racine : le moule du lieu
maktaba	bibliothèque, librairie	le lieu où l'on écrit, avec une autre terminaison

Tous portent $k \cdot t \cdot b$ dans le même ordre. Les voyelles et le *ma-* du début ne font pas partie de la racine : ce sont des moules, des pièces de grammaire, et chaque moule dit quelque chose (celui qui fait, le lieu où l'on fait). Qui apprend l'arabe apprend vite à voir les trois consonnes en dessous, et chaque nouvelle racine lui ouvre toute une famille de mots.

C'est pour cela que l'arabe et l'hébreu s'écrivent surtout avec des consonnes, comme vous l'avez vu au chapitre 2. Pour qui parle la langue, c'est le squelette qui porte le sens, et la grammaire met les voyelles.

Est-ce que cela veut dire que $k \cdot t \cdot b$ a quelque chose à voir avec un mot français qui aurait ces consonnes ? Non. L'arabe est un autre macrosystème. Ce que vous rapportez de l'arabe, ce n'est pas un code, mais la confirmation que regarder l'os marche là aussi, avec les os de ce système.

Le nahuatl : ce qui vous est arrivé par l'espagnol

Le nahuatl n'est parent ni du français ni de l'espagnol. Mais il vit à côté de l'espagnol depuis cinq cents ans, et, par l'espagnol, il vous a laissé un cadeau dans la cuisine. Regardez :

nahuatl	espagnol	français
tomatl	tomate	tomate
chocolātl	chocolate	chocolat
koyoo-tl (forme nahua reconstituée)	coyote	coyote

Ce sont des emprunts, et ils ont fait un double voyage : du nahuatl

vers l'espagnol, puis de l'espagnol vers le français. Regardez la fin des mots. Les mots nahuatl finissent en *-tl* ; les mots espagnols finissent en *-te*. Ce n'est pas un hasard : *-tl* est une terminaison très fréquente des noms en nahuatl, et l'espagnol, qui n'a pas ce son à la fin des mots, l'a toujours adaptée de la même façon. C'est une règle d'emprunt : une correspondance, comme celles du chapitre 6, mais entre des langues qui ne sont pas parentes. Le français a ensuite pris les mots espagnols et les a adaptés une fois de plus : il garde *-te* dans *tomate* et *coyote*, et réduit la fin à un *-t* dans *chocolat* — un *t* qui, d'ailleurs, ne se prononce même plus.

Si un jour vous étudiez le nahuatl, sachez que ce *-tl* ne fait pas partie de la racine : c'est un ajout, un peu comme le *-s* du pluriel (qu'en français on écrit sans le prononcer). *Toma-*, *chocolā-* sont ce qui reste quand on le retire. Et à partir de là, ce que vous avez à apprendre, ce sont les structures du nahuatl, depuis l'intérieur du nahuatl.

Essayez Cherchez *chocolat*, *coyote* et *tomate* dans le TLFi, le *Trésor de la langue française* en ligne, sur le site du CNRTL (www.cnrtl.fr). Chaque article se termine par une rubrique sur l'étymologie et l'histoire du mot. D'où vient chacun ? Quel mot nahuatl le dictionnaire donne-t-il comme origine ? Voyez-vous la finale *-tl*, ou ce qu'elle est devenue en passant par l'espagnol ? (Solutions : annexe B, exercice 9.1.)

Apprendre un système de l'intérieur

Quand il n'y a pas de codérivés pour vous servir d'ancre, le travail change de forme. Il ne s'agit plus de reconnaître vos mots avec un autre accent. Il s'agit d'apprendre **comment pense le système** : comment il construit ses mots, quelles parties sont racine et lesquelles sont moule, quels sons il regroupe, quelles distinctions comptent pour lui.

En arabe, les racines de trois consonnes et les moules. En chinois, le ton, qui fait partie du mot (vous le verrez au prochain chapitre). En nahuatl, les terminaisons et l'habitude d'assembler des racines pour faire de longs mots.

Ces structures se découvrent, elles aussi, en étudiant les codes de ce système : ses squelettes, ses racines, ses répétitions. Mais elles se découvrent **à l'intérieur** de lui.

Et voici une question qui n'a pas de réponse facile, et que je vous laisse ouverte. Quand un francophone étudie comment « pense » une langue d'un autre macrosystème, comment sait-il qu'il découvre quelque chose de cette langue, et qu'il ne projette pas sur elle sa propre façon de penser ? Déchiffrer la pensée d'un autre peuple et y plaquer la sienne se ressemblent beaucoup trop. La seule chose qui aide, c'est l'humilité : demander à ceux qui parlent cette langue depuis l'enfance, confronter, et ne pas confondre ce qui vous semble vrai avec ce qui est.

Pour aller plus loin Il existe un très grand nombre de familles de langues dans le monde. Rien qu'au Mexique, on parle 68 langues autochtones regroupées en onze familles différentes, selon l'Institut national des langues autochtones du Mexique (INALI). Le nahuatl n'est que l'une d'elles. Chacune est un macrosystème avec sa propre façon d'organiser le sens, et presque toutes attendent encore que quelqu'un les étudie avec soin de ce point de vue.

Dans la troisième partie, nous laissons un moment le squelette pour aller vers la chair : les voyelles, le rythme, le ton, tout ce que la voix dit en plus des consonnes.

PARTIE III

La musique de la voix

Os, couleur et musique

Ce que le squelette laisse de côté

Pendant neuf chapitres, nous avons travaillé avec l'os. Ça en valait la peine : avec le squelette et les classes, vous pouvez voir des parentés qui étaient invisibles avant. Mais toute méthode fait la mise au point, et en faisant la mise au point, elle laisse des choses dans le flou. Celui qui ne regarde que le squelette d'un mot peut cesser d'entendre sa musique : son ton, son rythme, l'émotion avec laquelle on le dit.

Cette partie du manuel va chercher ce que nous avons laissé de côté. La discipline qui l'étudie s'appelle la **psychophonologie** : l'étude du son du langage comme quelque chose qui se passe, en même temps, dans la structure, dans le temps et dans l'esprit. C'est une proposition de ma part, qui travaille en alliance avec l'endolinguistique. L'endolinguistique étudie l'os ; la psychophonologie étudie la chair et la voix.

Un « non », trois fois

Commençons par une expérience que vous pouvez faire tout de suite. Dites le mot *non* de trois façons :

1. Un *non* sec, dur, court. Une porte qui claque.

2. Un *non* long, qui hésite, qui monte et qui descend. Un non qui est encore en train de se décider.
3. Un *non* petit, doux, presque à voix basse. Un non qui est à moitié une supplication.

C'est le même mot : un *n* et une voyelle (le second *n* dort dans la voyelle, vous vous en souvenez). Pour la grammaire, les trois sont identiques. Et pourtant, la personne qui vous entend sait parfaitement lequel vous avez dit, et elle sait sur vous quelque chose que le mot ne dit pas.

Où est la différence ? La psychophonologie dit que tout son du langage vit sur **trois plans à la fois** :

1. **Le plan de la structure** : quels sons, dans quel ordre. Ici, les trois *non* sont pareils.
2. **Le plan de la musique** : le rythme, la durée, la mélodie de la voix, où elle monte et où elle descend. Ici, les trois sont différents.
3. **Le plan de l'esprit** : l'intention, l'émotion, la tension de celui qui parle, et ce que cela produit chez celui qui écoute. C'est ici qu'est la cause de la différence.

Les trois plans ne sont pas des couches qu'on pourrait séparer pour les étudier chacune de son côté. Ce sont trois manières de regarder un seul acte. Quand quelqu'un dit *non*, il dit les trois choses à la fois, et celui qui écoute les reçoit à la fois.

Les consonnes dessinent, les voyelles colorent

Au chapitre 2, je vous ai dit que les consonnes sont comme un contour et les voyelles comme une couleur. Nous pouvons maintenant prendre cette image au sérieux.

Une consonne est un **événement** : une coupure, un bord, un instant. C'est pour cela qu'on peut compter et combiner les consonnes, et c'est avec elles qu'on construit les codes. Une voyelle est un **état** : la bouche ouverte dans une forme, tenue, qui sonne. Les voyelles ne coupent pas l'air : elles le colorent.

Et les voyelles peuvent bouger sans sauter. Entre le *i* et le *a*, il y a une infinité de positions intermédiaires ; vous pouvez glisser de l'un à l'autre sans couper. Entre le *p* et le *t*, en revanche, il n'y a rien : ou vous fermez les lèvres, ou vous ne les fermez pas. Les consonnes sont comme les touches d'un piano ; les voyelles, comme le son d'un violon, qui peut monter petit à petit.

C'est pourquoi la psychophonologie dit que la voyelle est un **opérateur de qualité**. Elle ne change pas le squelette du mot : elle lui donne une couleur. Trois voyelles marquent les coins de cet espace de couleur, et ce sont les mêmes qu'aux coins de tous les schémas de voyelles qu'utilisent les linguistes :

- **A** (comme dans *patte*) : la bouche la plus ouverte. L'ampleur, l'ouverture, vers le dehors.
- **I** (comme dans *lit*) : la langue haute et en avant, la bouche presque fermée. Le petit, l'aigu, le précis.
- **OU** (comme dans *loup* ; c'est le *u* de l'espagnol et de l'italien) : la langue haute et en arrière, les lèvres arrondies. Le profond, le

sombre, le rond.

Toutes les autres voyelles vivent entre ces trois coins. Et le français en a beaucoup : le *u* de *lune*, le *eu* de *peu*, le *é* de *été*... Toutes trouvent leur place quelque part dans ce triangle.

Bouba ou kiki ?

Que les voyelles aient une couleur, ce n'est pas une idée propre à l'endolinguistique. C'est l'un des résultats les plus solides de la psychologie expérimentale du langage.

Essayez Imaginez deux formes. L'une est ronde, molle, comme un nuage ou une tache d'encre aux bords doux. L'autre est pointue, hérissée de piques, comme une étoile brisée. L'une s'appelle *bouba*, l'autre *kiki*. Laquelle est laquelle ?

Vous avez presque sûrement dit que la ronde est *bouba* et la pointue *kiki*. Vous n'êtes pas le seul : des personnes de langues très différentes, et d'âges très différents, répondent la même chose dans la grande majorité des cas. Les voyelles rondes et ouvertes de *bouba* vont avec le rond ; le *i* et le *k* de *kiki*, avec le tranchant.

Il existe une autre expérience, plus ancienne. En 1929, le linguiste Edward Sapir a inventé deux mots, *mil* et *mal*, et il a dit à plusieurs personnes que c'étaient les noms de deux tables : une grande et une petite. Laquelle est la grande ? La plupart ont choisi *mal* pour la grande et *mil* pour la petite. Le *a* ouvert va avec le grand ; le *i* fermé, avec le petit.

Regardez maintenant deux éléments que vous connaissez sûrement, venus du grec : *macro* (le grand, l'étendu) et *micro* (le petit). Ils ont le même squelette, *m · k · r*. Seule la voyelle change, et la voyelle

semble porter la taille : *a* pour le grand, *i* pour le petit.

Attention *Macro* et *micro* **ne sont pas parents**. En grec ancien, *makrós* (long) et *mikrós* (petit) viennent de racines différentes. Ce n'est donc pas un même mot qui se serait divisé en deux avec des voyelles différentes. Ce qu'ils montrent est autre chose : deux mots d'histoires différentes, avec le même squelette, se partagent le sens exactement comme le prédit la couleur des voyelles. C'est une coïncidence qui va dans le sens d'une tendance réelle, vérifiée par des expériences. Dit ainsi, sans exagérer, c'est un bon exemple.

Ces tendances ne sont pas des lois. Ce sont des penchants : on les remarque quand on regarde beaucoup de mots et beaucoup de personnes, et il y a beaucoup d'exceptions. Mais elles sont réelles, et elles disent quelque chose d'important : dans la couche la plus profonde du langage, là où le corps fabrique les sons, le son et le sens ne sont pas tout à fait séparés.

Le rythme décide de ce qu'on entend

Passons de la couleur d'une voyelle à la musique d'une phrase entière.

Les langues ont des rythmes différents. Le français donne à peu près le même temps à chaque syllabe : *ca-ra-mel* sonne comme trois coups réguliers. Et il ne met pas l'accent sur un mot en particulier : il le pose à la fin du groupe, sur la dernière syllabe, qui s'allonge un peu. *Un caramel, un caramel au beurre, un caramel au beurre salé* : chaque fois, c'est la fin du groupe qui porte le poids.

L'anglais fait autrement. Il frappe fort certaines syllabes et serre les autres entre elles : *caramel* se comprime, et une voyelle disparaît presque. On dit que l'anglais a un rythme **accentuel**, et le français un

rythme **syllabique**. Le même os, mis dans un autre rythme, sonne autrement.

C'est pourquoi, quand vous parlez anglais avec le rythme du français, même si vous prononcez bien chaque son, ça s'entend. Vous donnez à toutes les syllabes le même poids là où l'anglais en écrase certaines ; vous posez l'accent à la fin là où l'anglais le met ailleurs. Ce qu'on appelle l'**accent** d'une personne, ce n'est pas seulement une voyelle mal placée ici ou une consonne là. C'est que votre rythme intérieur, celui de votre première langue, continue de sonner sous la langue nouvelle.

Avec l'espagnol, c'est une autre histoire. L'espagnol est syllabique, comme le français : *ca-ra-me-lo* sonne comme quatre coups réguliers, et votre oreille s'y sent vite chez elle. Mais l'espagnol a un accent de **mot**, et cet accent bouge. *Término* (le terme), *termino* (je termine), *terminó* (il a terminé) : mêmes sons, trois mots différents, et seule la place de l'accent les distingue. Le piège, pour un francophone, c'est de tout poser à la fin, par habitude.

Ce rythme intérieur, l'endolinguistique l'appelle l'**endorythme**. Ce n'est pas le rythme qu'on peut enregistrer avec un micro, mais la disposition de fond d'où sortent tous vos rythmes : un tempo, une façon d'avancer dans le temps, aussi personnelle que le timbre de votre voix. Vous l'emportez avec vous d'une phrase à l'autre et d'une langue à l'autre.

Quand la musique est le mot

Il y a des langues où la musique n'accompagne pas le mot : elle **fait partie** du mot. On les appelle les **langues tonales**. En chinois manda-

rin, la syllabe *ma* dite sur un ton haut et plat veut dire « maman » ; sur un ton qui monte, « chanvre » ; sur un ton qui descend puis remonte, « cheval » ; sur un ton qui tombe d'un coup, « gronder ». Quatre mots différents avec les mêmes sons. Ce que ferait une consonne ou une voyelle en français, la hauteur de la voix le fait en mandarin.

Et voici une belle découverte de la linguistique historique. Beaucoup de tons sont nés quand une langue a perdu une consonne. La consonne est partie, mais la différence qu'elle marquait ne s'est pas perdue : elle a déménagé dans la mélodie de la voyelle voisine. On appelle cela la **tonogénèse**, la naissance du ton. Comme si l'os, en s'usant, était devenu musique.

Pour aller plus loin Au Mexique, avant la conquête comme aujourd'hui, on parle beaucoup de langues tonales : le mixtèque, le zapotèque, le mazatèque, l'otomi et d'autres. Dans certaines communautés mazatèques de l'État d'Oaxaca, on pratique même une « langue sifflée » : on converse en sifflant la mélodie des mots, sans consonnes ni voyelles, et on se comprend. Si vous vous êtes déjà demandé si la musique d'une langue peut porter le sens à elle seule, voilà une réponse.

Ce que la voix dit sans les mots

Il existe un niveau plus fin encore : les petits tremblements de la voix, les pauses qui ne sont pas égales, la gorge qui se serre un peu, la hâte presque imperceptible. La psychophonologie l'appelle la **micromusicalité**. Elle se trouve en dessous de ce que nous remarquons consciemment, et pourtant nous la lisons instantanément.

Pensez à une voix qui tremble. Si la personne a froid, le tremblement est régulier, mécanique, rythmé : le corps qui grelotte. Si la personne retient ses larmes, le tremblement est différent : irrégulier, avec

des pauses inégales, avec une tension qui se ramasse dans la gorge. On entend les deux. Les deux sont des tremblements. Et ils veulent dire des choses opposées. La différence n'est dans aucun mot ni dans aucun son : elle est dans la micromusicalité.

Essayez Dites « pardon » de trois façons : sec et cassant, comme quelqu'un qui ne le pense pas ; lent et sincère, comme quelqu'un qui le pense ; brillant et exagéré, comme quelqu'un qui le dit avec ironie. Enregistrez-vous avec votre téléphone et écoutez-vous. Les consonnes et les voyelles sont les mêmes dans les trois. Où est la différence ?

Que faire de tout cela quand vous apprenez une langue

Cette partie peut sembler théorique, mais elle a des conséquences très pratiques.

1. **Choisissez un accent de référence** et tenez-vous-y au début. Ne mélangez pas l'anglais de Londres et celui du Texas dans la même semaine, ni l'espagnol de Madrid et celui de Mexico. Votre oreille a besoin d'un modèle stable.
2. **Écoutez avant de parler.** Le rythme et la mélodie d'une langue s'apprennent par l'oreille, pas par les yeux. Mettez de l'audio dans la langue, même si vous ne comprenez pas tout : votre corps apprend l'endorythme de l'autre langue.
3. **Suivez comme une ombre.** Passez une phrase enregistrée et répétez-la par-dessus, presque en même temps, en imitant la mélodie, pas seulement les sons. En anglais, cela s'appelle le *shadowing*.
4. **Exagérez la musique.** Au début, exagérez les montées et les descentes de la langue nouvelle, comme si vous jouiez la comédie.

Votre rythme français va tirer vers l'égal, syllabe après syllabe, avec le poids à la fin : en anglais, appuyez franchement sur les syllabes fortes et laissez filer les faibles ; en espagnol, cherchez la bonne syllabe de chaque mot.

5. **Écoutez en parallèle.** Utilisez les phrases-ponts du chapitre 8 : écoutez la phrase dans la langue nouvelle, puis le pont en français, l'une après l'autre. Vous n'entraînez pas seulement les mots : vous entraînez le changement de rythme.

Attention La psychophonologie **n'est pas une thérapie**. Elle étudie comment la pensée et l'émotion deviennent son, mais elle ne guérit rien et ne promet de rien guérir. Si quelqu'un vous propose de « reprogrammer votre esprit » avec des sons, cela ne vient pas de ce manuel.

Au prochain chapitre, nous allons vers la question la plus profonde de cette partie : comment une pensée, qui ne sonne pas, devient une voix.

De la pensée au son

Le seuil

Pensez à quelque chose que vous voulez dire et que vous n'avez pas encore dit. C'est là, dans votre tête. Ça ne sonne pas. Ça n'a pas de lettres. Peut-être que ça n'a même pas encore de mots : c'est une intention, une image, une hâte. Et dans une seconde, si vous décidez de le dire, cela va sortir de votre bouche sous forme d'air qui vibre, avec des consonnes, des voyelles, un rythme et un ton qui trahit ce que vous ressentez.

Que s'est-il passé pendant cette seconde ? Quelque chose qui ne sonnait pas est devenu son. Quelque chose du dedans est devenu quelque chose du dehors, qu'une autre personne peut entendre.

Ce passage, la psychophonologie l'appelle le **seuil**. Un seuil, c'est l'endroit où l'on passe d'un espace à un autre, comme l'encadrement d'une porte. Il n'appartient tout à fait à aucune des deux pièces. Le **seuil phonique** est le passage entre la pensée et le son, et c'est la question la plus profonde de toute cette partie du manuel : *comment la pensée consent-elle à devenir voix ?*

Je ne vais pas vous donner de réponse fermée, parce qu'il n'y en a pas. Mais je peux vous montrer à quoi ressemble ce passage, vu de plusieurs côtés.

Quatre niveaux

L'endolinguistique distingue quatre niveaux où le langage fonctionne de l'intérieur. Ce ne sont pas quatre langages différents : ce sont quatre profondeurs du même.

1. **Parler.** Le niveau du corps qui produit des sons : la bouche, l'air, les muscles, les gestes que vous avez appris bébé. Quand vous dites *salut*, ce qui se passe à ce niveau, c'est une suite de mouvements.
2. **Dire.** Le niveau du sens partagé : ce qu'un mot veut dire pour une communauté, avec son histoire et sa culture. Quand vous dites *salut*, à ce niveau, vous saluez, avec tout ce qu'un salut signifie là où vous vivez.
3. **Penser.** Le niveau du raisonnement : les relations logiques, les structures qui vous permettent de combiner des idées, de comparer, de déduire.
4. **Pressentir.** Le niveau le plus profond, où quelque chose se comprend avant de pouvoir s'expliquer : la résonance, l'intuition de ce que l'autre veut dire au-delà de ce qu'il dit. C'est aussi, selon l'endolinguistique, le niveau où le langage touche à l'éthique : la responsabilité de ce qu'on dit.

Les codes que vous avez appris dans la première partie vivent surtout entre le premier et le deuxième niveau : dans le corps qui produit les sons et dans le sens qu'une communauté leur donne. Mais l'endolinguistique soutient que leur influence descend plus bas, jusqu'au quatrième. Cela, comme presque tout dans cette partie, est une proposition qu'on étudie, pas un fait démontré.

Comment une langue devient la vôtre

Il existe une façon de voir le seuil en action : regarder comment un bébé arrive à parler.

On pense souvent qu'un enfant commence à parler vers un an, avec ses premiers mots. Mais le langage commence bien avant, et il commence par la musique.

Ce n'est pas de la poésie : c'est mesuré. Les recherches sur les nouveau-nés montrent que, quelques jours après la naissance, les bébés préfèrent la voix de leur mère à celle d'une inconnue, et qu'ils préfèrent un texte entendu plusieurs fois avant de naître à un texte jamais entendu. Ils distinguent aussi leur langue des autres, surtout par le rythme. Et certaines études ont trouvé que la mélodie des pleurs d'un nouveau-né porte déjà quelque chose du dessin de la langue entendue dans le ventre.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'avant de comprendre un seul mot, le bébé a déjà reçu le **rythme** de sa langue. Il a entendu, à travers le corps de sa mère, la mélodie, les pauses, les montées et les descentes. La première chose qu'on apprend d'une langue, ce n'est pas son sens : c'est sa façon d'avancer dans le temps. L'endorythme se forme d'abord ; les codes cristallisent ensuite, à l'intérieur.

La psychophonologie décrit ce processus avec trois mots :

- **Exolangage** : la langue telle qu'elle vient du dehors. Au début, pour le bébé, la langue est quelque chose qui sonne autour de lui : la voix des autres.
- **Appropriation** : le travail, long et lent, qui rend propre cette langue étrangère. Le bébé la prend, l'imité, joue avec elle, la déforme, et en la faisant sienne, il la transforme.

- **Endolangage** : l'organisation profonde qui en résulte, qui est désormais la sienne et celle de personne d'autre, même si elle ressemble beaucoup à celle des gens qui l'entourent.

Il y a là quelque chose qui mérite d'être remarqué. La langue la plus à vous, celle que vous parlez sans y penser, a commencé par être la langue des autres. Personne n'invente sa première langue. On la reçoit, et en la recevant, on la fait sienne.

Jouer avec les mots

Il y a des enfants qui attrapent un mot et qui jouent avec : ils le disent à l'envers, le font rimer avec d'autres, le mettent là où il ne va pas, lui inventent un second sens, en font une blague ou un nom secret. Et il y en a d'autres pour qui chaque mot reste cloué à son seul usage, sans pouvoir bouger.

La psychophonologie propose que cette différence — pouvoir jouer avec les mots ou non — dise quelque chose de la façon dont le langage s'est formé à l'intérieur. Quand les premières années ont été faites de soins suffisants, les codes restent **mobiles** : on peut les inverser, les recombinaison, les déplacer. Sinon, ils peuvent devenir **rigides**. C'est une hypothèse, conçue pour être mise à l'épreuve par des études qui suivent des enfants pendant des années ; ce n'est pas un résultat. Et ce n'est le diagnostic de personne : l'endolangage continue de se refaire toute la vie, et jouer avec les mots, cela s'apprend à tout âge.

Mais il y a quelque chose que vous pouvez observer vous-même. Les virelangues, les rimes, le rap improvisé, les jeux de mots, les surnoms qu'on s'invente entre amis, ces langues secrètes que certains enfants fabriquent en glissant des syllabes entre les syllabes : tout cela,

c'est jouer avec les codes. C'est la même capacité que celle des poètes. Et c'est la même que vous allez utiliser pour apprendre une langue nouvelle.

Essayez Vous connaissez déjà une langue secrète : le **verlan**. Son nom le dit : *verlan*, c'est (à l')*envers* retourné. On prend les syllabes d'un mot et on les dit dans l'autre sens. *Louche* devient *chelou*. *Femme* devient *meuf*. *Fou* devient *ouf*. Dites vite : « c'est chelou, ta meuf est ouf ». Vous avez compris sans effort, parce que votre oreille a appris à défaire le retournement. Regardez maintenant le squelette. *Femme*, c'est $f \cdot m, \Phi \cdot M$; *meuf*, c'est $m \cdot f, M \cdot \Phi$. *Louche*, c'est $l \cdot ch, \Lambda \cdot \Sigma$; *chelou*, $ch \cdot l, \Sigma \cdot \Lambda$. Ce sont des **inversions**, exactement comme celles du chapitre 4. Mais il y a une différence énorme. Au chapitre 4, devant *terrain* et *rotation*, on ne pouvait rien affirmer : c'était une lecture, pas une parenté. Ici, la parenté est certaine, parce que ce sont les gens qui parlent qui ont fait l'inversion exprès : *meuf* vient de *femme*, on le sait, puisque le jeu l'a fabriqué. C'est l'inverse exact de ce que le chapitre suivant appellera le mirage. C'est un jeu avec le squelette.

Votre deuxième langue : une deuxième appropriation

Tout cela a une conséquence directe pour vous.

Apprendre une langue nouvelle, c'est refaire ce que vous avez fait bébé : prendre une langue qui vous arrive du dehors et la faire vôtre. Au début, l'anglais, ou l'espagnol, est un exolangage : quelque chose qui sonne, qui appartient aux autres. Avec le temps, avec le jeu et la pratique, une partie devient à vous.

Elle ne sera jamais exactement comme votre première langue. Votre endorythme du français continuera de sonner en dessous : c'est cela, l'accent, et ce n'est pas un défaut, c'est une signature. Mais l'endolangage ne se forme pas une fois pour toutes, pour se refermer ensuite. Il continue de se refaire toute la vie, avec chaque relation,

chaque langue, chaque groupe d'amis qui vous prête sa manière de parler.

C'est pourquoi les conseils du chapitre précédent — écouter beaucoup, imiter la mélodie, suivre comme une ombre — ne sont pas des astuces. C'est la manière dont votre corps apprend le rythme d'une autre langue, comme il a appris celui de la première : par l'oreille, avant le sens.

Ce que ce chapitre ne dit pas

Trois précautions, pour que rien de tout cela ne soit lu au-delà de ce qu'il dit.

La langue n'a pas d'inconscient à elle. Une langue n'est pas une personne : elle ne ressent pas, ne souffre pas, ne se souvient pas. Ceux qui ressentent et se souviennent, ce sont les gens qui la parlent. Quand on dit qu'une langue « garde » quelque chose, on veut dire que ce sont les corps qui la parlent et la transmettent de génération en génération qui le gardent.

Tout détail du son ne signifie pas quelque chose. Beaucoup de ce qu'il y a dans une voix, c'est de la fatigue, du bruit, de la mécanique du corps. La tâche de la psychophonologie est justement de séparer ce qui signifie de ce qui ne signifie pas. Une science qui trouverait du sens partout ne se distinguerait pas d'une science qui n'en trouverait nulle part.

Tout ce qui est dedans ne peut pas se lire. Il y a des choses de l'esprit qu'aucune analyse de la voix ne retrouvera. Savoir où s'arrête ce qu'on peut connaître fait aussi partie de connaître.

Pour aller plus loin L'une des idées les plus anciennes de cette tradition est celle de Joseph Meulemans, le neurologue dont je vous ai parlé au début : l'hémisphère droit du cerveau aurait des fonctions de langage qui ne sont pas les fonctions classiques — le rythme, la mélodie de la voix, le sens de ce qui ne se dit pas — et c'est là que les codes pourraient aussi être traités. Cette région hypothétique, on l'appelle la **zone de Meulemans**. Que l'hémisphère droit participe à la mélodie et à l'intention de la parole, c'est quelque chose que la neurologie étudie aujourd'hui. Que les codes y soient traités reste une hypothèse.

Dans la dernière partie du manuel, nous allons regarder en face le plus grand risque de tout ce que vous avez appris : voir ce qui n'est pas là.

PARTIE IV

Penser avec prudence

Le mirage

Des visages dans les nuages

Ça vous est sûrement déjà arrivé. Vous regardez un nuage et vous voyez un chien. Vous regardez une prise électrique et vous voyez un petit visage effrayé. L'avant d'une voiture a l'air de vous sourire. Le même nombre apparaît trois fois dans la journée et vous avez l'impression que l'univers essaie de vous dire quelque chose.

Cette tendance à voir des liens et des figures là où il n'y en a pas porte un nom : l'**apophénie**. Ce n'est pas une maladie, ni un défaut des autres. C'est le prix à payer pour avoir un esprit qui cherche des motifs, c'est-à-dire pour avoir un esprit. Nos ancêtres qui voyaient un tigre dans chaque ombre survivaient mieux que ceux qui n'en voyaient aucun ; nous avons hérité d'eux un esprit qui préfère voir trop que pas assez.

Et ici, je dois être très honnête avec vous : **l'apophénie n'est pas le contraire de ce que ce manuel enseigne. C'en est le moteur sans freins.** La même capacité qui vous permet de voir que *père* et *father* sont parents peut vous mener à voir des parents là où il n'y a rien. Ce chapitre parle des freins.

La meilleure leçon que je connaisse

Je vous l'ai promise dès le début. La voici. Elle se joue entre les deux langues que vous apprenez : l'espagnol et l'anglais.

	espagnol	anglais
mot	mucho	much
veut dire	beaucoup	beaucoup
squelette	m · ch	m · ch
code	M · Σ	M · Σ

Même sens. Même squelette. Même code. Si, dans tout ce manuel, deux mots ont jamais semblé crier « nous sommes parents ! », ce sont ceux-là.

Et ils ne le sont pas.

Mucho vient du latin *multus*. *Much* vient du vieil anglais *micel*, qui voulait dire « grand », et qui vient d'une racine indo-européenne complètement différente. Les deux mots sont arrivés par des chemins qui ne se touchent pas, et pourtant ils ont fini par sonner presque pareil et par vouloir dire la même chose.

Mais l'histoire fait encore un tour, et c'est le meilleur. Si *much* n'est pas parent de *mucho*, de qui est-il parent ? D'un élément que vous utilisez tout le temps sans y penser : le grec *mégas*, « grand », celui de **méga-**. *Mégaphone*, *mégaoctet*, *mégaconcert* : voilà le cousin de *much*. Il est aussi parent du latin *magnus*, celui de *magnitude* (et de l'espagnol *magno*). Et *mucho*, a-t-il des cousins en anglais ? Oui : le latin *multus* vit dans **multi-**. *Multitude*, *multiple*, *multimedia*.

mot	son vrai parent dans l'autre langue
mucho (latin <i>multus</i>)	anglais <i>multi-</i> : <i>multitude, multiple</i>
much (vieil anglais <i>micel</i>)	espagnol <i>mega-</i> et <i>magno</i> : <i>megáfono, magnitud</i>

Vous voyez ce qui s'est passé ? L'œil a vu *mucho* = *much* et a cru voir une parenté. Là, il s'est trompé, et c'est cela, le mirage : l'histoire dit que les vrais parents étaient cachés là où personne ne les chercherait, dans un préfixe de la technologie et dans un mot des mathématiques.

Il y a d'autres cas comme celui-là. Certains se voient depuis l'espagnol, d'autres depuis le français :

la ressemblance	ce que dit l'histoire
l'espagnol <i>día</i> et l'anglais <i>day</i>	pas parents. <i>Día</i> vient d'une racine qui voulait dire « ciel », la même que celle de l'espagnol <i>dios</i> , « dieu ». <i>Day</i> vient d'une autre, qui voulait dire « brûler ». Et le français <i>jour</i> vient du latin <i>diurnum</i> : pas parent de <i>day</i> non plus.
l'espagnol <i>haber</i> , le français <i>avoir</i> et l'anglais <i>have</i>	<i>have</i> n'est parent ni de <i>haber</i> ni d' <i>avoir</i> . <i>Haber</i> et <i>avoir</i> viennent tous deux du latin <i>habēre</i> . <i>Have</i> vient de la même racine que le latin <i>capere</i> , « prendre » : son cousin français est <i>capturer</i> , et en anglais <i>capture</i> .
le français <i>feu</i> , l'anglais <i>fire</i> et l'allemand <i>Feuer</i>	<i>feu</i> n'est parent ni de <i>fire</i> ni de <i>Feuer</i> . <i>Feu</i> vient du latin <i>focus</i> , qui voulait dire « foyer ». <i>Fire</i> et <i>Feuer</i> sont germaniques. Trois mots pour le feu, qui commencent tous par le même souffle des lèvres, <i>f</i> (Φ) : ce n'est pas une parenté.

Attention Remarquez que *mucho* et *much* ont le même code. C'est très important : **partager un code ne prouve pas une parenté**. Le code est un outil pour voir ; ce n'est pas une preuve. Ce qui prouve une parenté, c'est l'histoire documentée, maillon par maillon.

Un mirage, oui. Mais la ressemblance est toujours là

Jusqu'ici, l'histoire a répondu à une question : *sont-ils parents* ? Non, ils ne le sont pas. Mais il y a une deuxième question à laquelle l'histoire

ne répond pas : *alors, pourquoi se ressemblent-ils autant ?* Il est très facile de confondre les deux, et on peut se tromper dans les deux sens.

1. **Croire qu'ils sont parents.** C'est le mirage, et c'en est bien un. Nous l'avons vérifié avec la linguistique historique, et il n'y a pas à revenir dessus.
2. **Croire que, puisqu'ils ne sont pas parents, il n'y a rien.** Cette erreur est tout aussi grande, et c'est celle que presque personne ne voit. *Mucho* et *much* restent pratiquement la même chose : le même os, le même code, le même sens. *Día* et *day* aussi : un seul son de dents, et les deux nomment le jour. *Feu* et *fire* aussi : le même souffle des lèvres au début, et les deux nomment le feu. Ce n'est pas une illusion. C'est un fait que n'importe qui peut vérifier.

L'illusion n'était pas dans la ressemblance. Elle était dans l'explication que l'œil y a collée : la parenté. Quand l'histoire retire cette explication, la ressemblance ne disparaît pas. Elle reste là, sans explication.

Et c'est ici que l'endolinguistique fait quelque chose que la linguistique historique, par sa méthode même, ne fait pas : **elle enregistre la coïncidence comme une relation**. Quand deux mots d'histoires différentes arrivent au même code et au même champ de sens, l'endolinguistique appelle cela une **convergence**. Ce n'est pas une parenté, et on la note à part des parentés pour ne jamais les confondre. Mais on ne la jette pas non plus. Vous en avez déjà vu d'autres dans ce manuel : l'italien *caldo* (« chaud ») et l'anglais *cold* (« froid »), qui viennent de familles sans parenté, ont le même code X·Λ·Θ et se

tiennent aux deux bouts du même axe, la température (chapitre 4); *terrain* et *rotation*, avec le même noyau dans l'ordre inverse.

Pourquoi les convergences arrivent-elles ? Personne ne le sait tout à fait. Il peut y avoir une part de hasard : les consonnes sont peu nombreuses et les mots très nombreux, donc certaines rencontres sont à prévoir, et il faut les compter avant d'affirmer quoi que ce soit. Il peut y avoir quelque chose dans la façon dont le corps fabrique et ressent les sons, comme vous l'avez vu avec les voyelles au chapitre 10. Il peut y avoir quelque chose que l'endolinguistique ne sait pas encore nommer. Tant qu'on ne sait pas, la place honnête pour *mucho* et *much* est une **case ouverte** : une relation qu'on voit, qu'on peut vérifier, et qui n'a pas encore d'explication complète. On n'invente pas une parenté qui n'existe pas, et on n'expédie pas non plus la ressemblance avec un « c'est du pur hasard », qui ferme la question sans y répondre.

Voilà le mystère de la coïncidence, et c'est l'un des plus beaux de tout ce manuel.

Défi Cherchez une autre paire — français–anglais, français–espagnol ou espagnol–anglais — qui se ressemble beaucoup par le son et par le sens. Vérifiez son histoire dans un dictionnaire étymologique. Si les deux mots sont parents, notez-le comme parenté. S'ils ne le sont pas, ne l'effacez pas : notez-le comme convergence, avec son code et son sens. À la fin de l'année, rassemblez les convergences de tout le groupe. Combien en avez-vous trouvé ? Se ressemblent-elles entre elles ?

L'arbitre

Alors, qu'est-ce qui sépare la trouvaille du mirage ? Pas l'opération : dans les deux cas, on relie ce qui était séparé. Ce qui les sépare, c'est l'**arbitre**.

Dans le jeu de l'apprentissage des langues, l'arbitre, c'est l'histoire. La parenté de *père* et *father* n'est pas une impression : elle est documentée maillon par maillon. Celle de *mucho* et *much* n'existe pas, et un dictionnaire étymologique vous le dit en une minute. Toute la méthode tient en un double geste : **voir le lien, et demander à l'histoire de quel type il est**. Voir sans demander, c'est délirer avec méthode. Demander sans voir, c'est ne pas jouer.

Mais regardez bien ce que décide cet arbitre. L'histoire dit s'il y a **parenté**. Elle ne dit pas s'il y a **relation**. Une convergence comme *mucho* et *much* passe devant l'arbitre sans parenté, et elle reste une relation qu'il faut expliquer.

Trois registres

Mais les choses ne sont pas aussi simples que « histoire oui = vrai, histoire non = faux ». Il existe un territoire intermédiaire, et le taire serait malhonnête.

L'endolinguistique distingue **trois registres** du sens, trois manières dont un lien entre des mots peut exister :

1. **Sens trouvé.** Le lien est déjà fait ; l'histoire le garantit. *Père* et *father*. C'est un fait.
2. **Sens construit.** L'histoire ne garantit pas le lien, mais ce n'est pas un délire non plus : quelqu'un le construit par une interprétation, le **déclare** comme interprétation et en répond.
3. **Sens projeté.** Quelqu'un affirme un lien comme si c'était un fait, là où rien ne le soutient. C'est cela, l'apophénie.

Seul le troisième est l'erreur.

Avec *mucho* et *much*, on voit les trois registres à la fois. Qu'ils se ressemblent par le code et par le sens, c'est un fait : c'est **trouvé**. Dire qu'ils sont parents serait **projeté** : l'histoire le dément. Et toute explication que quelqu'un propose de leur ressemblance est, pour l'instant, **construite** : elle vaut si on la déclare pour ce qu'elle est.

Un exemple du deuxième registre, le sens construit. Il y a un groupe de mots espagnols que beaucoup de personnes de cette tradition aiment bien : *casa* (maison), *caer* (tomber), *caso* (cas), *causa* (cause). On peut y lire un fil : la maison comme l'endroit où l'on tombe enfin pour se reposer ; le cas comme ce qui nous tombe devant ; la cause comme ce pour quoi les choses tombent d'un côté et pas de l'autre. Est-ce un fait historique ? Non, et personne de sérieux ne le présente ainsi. C'est une **lecture** : un sens qui se construit, et qui vaut ce que vaut sa capacité à éclairer quelque chose.

La différence entre la lecture et le mirage n'est pas dans l'opération. Elle est dans **l'honnêteté du geste**. Le mirage dit « ceci *signifie* cela ». La lecture dit « ceci *peut se lire* ainsi », et elle en répond.

Presque toute la poésie vit dans le deuxième registre. Le poète rapproche des mots que la langue a laissés proches et en tire un sens nouveau. L'opération du poète et celle de la personne qui voit des visages dans les nuages sont la même. Ce qui les distingue, c'est que le poète sait qu'il construit, et qu'il signe sa construction comme telle.

Essayez Cherchez trois mots, en français ou en espagnol, qui partagent un squelette, et construisez une lecture qui les relie, comme celle de *ca-sa*, *caer*, *caso*, *causa*. Écrivez-la en deux ou trois phrases. À la fin, ajoutez une ligne honnête : « ceci est une lecture, pas une parenté documentée ». Cherchez ensuite l'étymologie des trois. L'un d'eux s'est-il révélé vraiment parent ?

Quand le mirage devient histoire

Un dernier tour, parce que la réalité est plus intéressante que les règles.

L'anglais a un mot, *crayfish*, qui désigne un petit crustacé d'eau douce. Il a l'air d'un mot composé: *cray* + *fish*, « poisson ». Mais l'animal n'est pas un poisson, et le mot ne s'est pas fait comme ça. Il vient de l'ancien français *crevice*, qui n'a rien à voir avec les poissons. Les anglophones ont entendu cette fin, *-vice*, et elle leur a fait penser à *fish*. Ils ont vu un lien qui n'était pas là. Et comme tout le monde l'a vu, le mot a changé : aujourd'hui, on dit *crayfish*.

C'est ce qu'on appelle l'**étymologie populaire**. Du point de vue de l'histoire, c'était une erreur. Mais cette erreur, partagée par toute une communauté, a refait le mot. L'apophénie de beaucoup, quand elle devient habitude, devient histoire.

Cela nous apprend quelque chose de fin. Dire « c'est de l'apophénie », c'est aussi un jugement, et tout jugement a une portée. C'est de l'apophénie *par rapport à l'histoire du mot*. Ce n'en est pas *par rapport à la façon dont ses locuteurs l'utilisent aujourd'hui*. Quand vous dites que quelque chose est un mirage, dites aussi pour qui, et à quelle échelle.

Six questions avant de croire à un lien

Gardez cette liste. Elle vous servira avec les langues, et au-delà.

1. **Est-ce que j'ai vérifié ?** Ai-je cherché l'étymologie dans un dictionnaire, ou est-ce que je me fie à la ressemblance ?
2. **Est-ce la même famille de langues ?** Si je compare des langues

de macrosystèmes différents, le lien n'est pas un héritage : c'est un emprunt ou une convergence.

3. **Est-ce que j'ajoute des classes ?** Si mon explication dit « cette consonne veut dire ceci et celle-là veut dire cela », je suis sorti de la méthode.
4. **Ai-je compté ceux qui ne collent pas ?** Deux beaux exemples ne prouvent rien. Combien de mots avec ce code n'ont rien à voir avec ce que je dis ?
5. **Est-ce que je le présente comme une trouvaille ou comme une lecture ?** Si c'est une lecture, je le dis. Ce n'est pas grave : les lectures ont de la valeur, à condition d'être présentées pour ce qu'elles sont.
6. **Est-ce que ça résiste à quelqu'un qui ne pense pas comme moi ?** Si je l'explique à une personne sceptique, que me répond-elle ?

Pour aller plus loin Ces six questions ne servent pas qu'aux mots. Elles servent pour tout ce qui vous arrive en forme de motif : une chaîne de coïncidences sur les réseaux sociaux, une théorie qui « explique tout », un horoscope un peu trop précis. L'esprit qui voit des motifs est le même dans tous les cas. Les freins aussi.

Reste la plus grande question de toutes, celle que vous vous êtes peut-être posée à un moment de ce manuel. Si les codes ne sont pas des significations, s'ils ne sont pas seulement de l'histoire, s'ils ne sont pas du pur hasard... que sont-ils ? Le dernier chapitre n'a pas la réponse. Mais il vous dit où regarder.

Ce que nous ne savons pas encore

La question restée en suspens

Nous arrivons à la fin avec une question que ce manuel a contournée sans jamais y répondre. Vous savez déjà ce qu'un code **n'est pas**. Ce n'est pas un sens : il oriente, il ne dit pas. Ce n'est pas seulement de l'histoire : *terrain* et *rotation* ne sont pas parents, et pourtant ils s'inversent. Ce n'est pas une preuve de parenté : *mucho* et *much* partagent le code et le sens, mais pas l'histoire. Alors, qu'est-ce que c'est ?

Les codes sont-ils *dans* les langues, comme les mots y sont ? Ou est-ce nous qui les y mettons ?

La réponse de l'endolinguistique est plus fine qu'un oui et plus intéressante qu'un non. Je vais vous la donner avec une image empruntée à l'astronomie.

Les coordonnées et les étoiles

Les astronomes découpent le ciel avec des lignes imaginaires, comme la latitude et la longitude sur un globe terrestre. Grâce à elles, ils peuvent dire exactement où se trouve une étoile et suivre son mouvement nuit après nuit. Mais ces lignes n'existent pas dans le ciel. Aucun vaisseau ne les franchira jamais. C'est un instrument, une inven-

tion humaine.

Et pourtant, sans elles, vous ne pourriez pas suivre une seule étoile. Et les étoiles, elles, sont bien là.

Avec les codes, il se passe quelque chose de semblable. Le code est un instrument : c'est nous qui l'extrayons, avec des règles que nous avons choisies (le squelette, les sept classes, l'ordre). C'est pour cela qu'on l'écrit avec des symboles qui n'appartiennent à aucune langue. Mais quelque chose qui n'est pas le code est bien là : quelque chose qui a voyagé cinq mille ans à l'intérieur de *père*, de *father*, de *Vater* et du persan *pedar* ; quelque chose qui s'est conservé pendant que tout le reste changeait. Ce n'est pas un mot, car les mots ont changé. Ce n'est pas un sens, car les sens se sont déplacés. Ce n'est pas un son, car même les sons ont tourné. C'est une continuité : une forme qui persiste sous les formes. Le code ne la crée pas. Il la **détecte**, comme le télescope détecte l'étoile sans être l'étoile.

Et qu'est-ce que c'est, au fond, cette chose qui persiste ? Ici, le manuel touche sa limite, et il le dit sans honte : **nous ne le savons pas encore**.

Une direction : la qualité

Ce que nous avons, en revanche, c'est une direction. La recherche n'avance pas à l'aveugle. Elle est orientée par une réflexion philosophique que je développe depuis des années et qui s'appelle la **métaphysique cualique**. Je vous la raconte en bref, parce qu'elle se trouve au fond de tout ce que vous avez lu.

Elle part d'une distinction que vous connaissez déjà, même si vous ne lui avez jamais donné de nom : la différence entre la **quantité** et la

qualité.

Pensez au rouge. Un physicien peut vous donner la longueur d'onde de la lumière rouge : un nombre. Ça, c'est de la quantité. Mais ce nombre n'est pas ce que vous voyez quand vous voyez du rouge. Ce que vous voyez — le rouge tel qu'il apparaît, tel qu'on le ressent — est autre chose, et aucun nombre ne l'épuise. Ça, c'est de la qualité. Il en va de même du goût d'une mangue, de l'odeur de la terre mouillée, de ce que vous ressentez quand quelqu'un prononce votre prénom avec tendresse. On peut mesurer beaucoup de choses autour de ces expériences. L'expérience elle-même ne se mesure pas : elle se vit.

La métaphysique cualique prend au sérieux cet ordre des qualités. Elle a trois mots qu'il vaut la peine de connaître :

1. **Habence.** C'est un mot du philosophe mexicain Agustín Basave Fernández del Valle (en espagnol, *habencia*). Il veut dire, à peu près, le « il y a » originaire : avant que nous puissions dire *ce qu'est* une chose, avant de la mesurer ou de la nommer, *il y a*. L'habence est ce fond de tout ce qui apparaît.
2. **Cualo.** C'est l'unité minimale de cet apparaître vécu : un instant de qualité, antérieur aux concepts et aux mots. Un cualo n'est pas une chose qu'on peut saisir ni mesurer. Ce que nous pouvons saisir, ce sont ses **traces** : ce qu'il laisse en passant. Un son, par exemple, est une trace.
3. **Logos.** C'est la parole, le concept, la raison. Et la métaphysique cualique dit de lui quelque chose de curieux : qu'il **arrive en retard**. D'abord, il y a l'expérience ; ensuite vient le mot qui essaie de la dire. Le logos travaille sur les traces, pas sur l'expérience elle-même. C'est pourquoi il y a toujours quelque chose que les

mots n'atteignent pas.

Et quel rapport avec les codes ? Un rapport étroit. En endolinguistique, il y a deux terrains qu'on ne peut pas séparer. Le premier est celui de ce qui se compte et se combine : les consonnes, les classes, les codes, les inversions. Le second est celui de la qualité : les voyelles qui colorent, le rythme, l'endorythme, la sensation propre à chaque classe. Nous appelons le premier le **domaine quantique** (de *quantité* : ce qui se compte). Nous appelons le second le **domaine cualique** (de l'espagnol *cuál*, « quel » : la qualité). Les codes sont ce qu'il y a de plus comptable dans le langage. Mais le soupçon de la métaphysique cualique, c'est que ce qui voyage à l'intérieur d'eux appartient à l'autre ordre : celui des qualités qu'on ressent, et non des quantités qu'on additionne.

Remarquez la symétrie, parce qu'elle est belle. La philosophie fait avec notre question exactement ce que le code fait avec les mots : elle ne dicte pas la réponse, elle indique où regarder.

Ce qu'un groupe partage sans le savoir

Il reste une dernière idée de l'endolinguistique que vous devez connaître, parce qu'elle compte parmi les plus importantes et parmi les plus faciles à mal comprendre.

Si tous ceux qui parlent une langue en partagent les codes, le rythme, la manière de grouper les sons, et que presque personne ne sait qu'il les a, alors un groupe de locuteurs partage quelque chose qu'il ne sait pas partager. L'endolinguistique appelle cela l'**inconscient partagé**.

Il faut dire tout de suite ce que ce n'est **pas**. Ce n'est pas l'« inconscient collectif » du psychologue Carl Jung, qui serait univer-

sel, le même pour toute l'humanité. L'inconscient partagé est **relatif à un macrosystème**. Ceux qui parlent des langues indo-européennes partagent certaines structures ; ceux qui parlent des langues sémitiques en partagent d'autres. Et ces ensembles s'emboîtent comme des boîtes les unes dans les autres : le français est dans les langues romanes, qui sont dans l'indo-européen. Chaque boîte partage quelque chose avec celles qui l'entourent et possède quelque chose en propre.

Et il y a un avertissement que je ne peux pas vous épargner :

Attention L'inconscient partagé **ne sert pas à dire comment « est » un peuple**. Rien dans ce manuel ne vous autorise à dire que ceux qui parlent telle langue sont plus froids, plus violents, plus joyeux ou plus intelligents à cause des codes de leur langue. Les codes sont des structures très profondes et très lentes ; ce que fait un groupe humain à un moment de son histoire dépend de mille choses plus proches : l'économie, la politique, les guerres, les décisions des personnes. Expliquer ces choses par les codes, ce n'est pas de l'endolinguistique. C'est une erreur, et parfois une erreur dangereuse.

Ce qui reste ouvert

Une science qui sait déjà tout n'est pas une science : c'est un catéchisme. C'est pourquoi je veux terminer par les questions qui restent ouvertes. Ce ne sont pas des dettes du manuel ; c'est le travail qui reste à faire, et il faudra bien que quelqu'un le fasse. Peut-être vous.

1. **Que sont les codes ?** Est-ce qu'on les découvre, comme on découvre une étoile ? Est-ce qu'on les construit, comme on construit une carte ? Ou les deux à la fois, sans que nous puissions dire où s'arrête ce qu'on a trouvé et où commence ce qu'on a fait ?
2. **Dans quelle mesure le code aide-t-il à apprendre, et dans quelle**

mesure est-ce la pratique qui l'accompagne ? Nous savons que la mémoire aime les liens. Nous ne savons pas encore mesurer ce qu'apporte le code en lui-même, séparé de tout le reste.

3. **Pourquoi des mots qui ne sont pas parents convergent-ils ?** *Mucho* et *much*, *día* et *day* : le même code et le même sens par des chemins différents. Une part peut venir du hasard, et il faut la compter. Ce qui reste une fois le compte fait est l'une des questions les plus intéressantes de la discipline.
4. **Comment comparer des macrosystèmes différents ?** Nous savons qu'il ne faut pas les mélanger. Nous ne savons pas encore bien ce qu'on peut, en revanche, comparer entre eux.
5. **Que se passe-t-il dans le cerveau ?** La zone de Meulemans est une hypothèse. Il faudra beaucoup de recherche pour savoir si elle a quelque chose de vrai.
6. **Que dit la voix que les mots ne disent pas ?** La psychophonologie commence à peine à avoir des instruments pour étudier la micromusicalité, l'endorythme, le tremblement de la voix.

Ce ne sont pas de petites questions. Ce ne sont pas non plus des questions impossibles. C'est ainsi qu'ont commencé presque toutes les choses que nous avons fini par savoir : avec quelqu'un qui a appris à regarder une chose qui n'avait pas encore de nom.

Au lecteur

Si vous lisez ces lignes, vous savez faire des choses que vous ne saviez pas faire au début de ce manuel.

Vous savez ôter la chair d'un mot pour n'en garder que l'os, et vous savez que l'os se tire du son, pas de la lettre. Vous savez que votre bouche a sept régions, et qu'un *p* et un *f* peuvent être la même personne sous deux déguisements. Vous savez lire un code, et vous savez qu'un code ne signifie pas : il oriente. Vous savez distinguer un parent d'un emprunt et d'un inconnu qui lui ressemble. Vous savez pourquoi l'espagnol écrit *hijo* avec un *h* là où vous dites *fijs*, pourquoi le portugais dit *chave* là où l'espagnol dit *llave* et vous *clé*, et ce que Jacob Grimm et les contes de fées ont à voir avec votre cours d'anglais. Vous savez que la voix dit des choses que les mots ne disent pas. Et vous savez que *mucho* et *much* ne sont pas parents, même si tout en eux crie le contraire ; et que cela n'efface pas leur ressemblance, qui reste là, comme un mystère ouvert.

Vous savez aussi ce que ce manuel ne vous demande pas. Il ne vous demande pas de croire que les mots ont des sens secrets. Il ne vous demande pas d'additionner des consonnes pour deviner des sens. Il ne vous demande pas d'expliquer un peuple par les sons de sa langue. Ces lectures n'ont pas été laissées de côté par préjugé : elles l'ont été parce qu'elles ne marchent pas, et parce qu'elles font parfois du mal.

Et vous savez qu'il y a des questions ouvertes. Ce que sont les

codes. Dans quelle mesure ils aident vraiment. Ce qui se passe dans le cerveau quand une pensée devient voix. Personne n'a encore ces réponses.

Je vous laisse une image. Au début du manuel, il y avait une liste d'anglais qu'on oubliait dès le lendemain : *father, foot, fish*. Trois mots isolés, comme des cartes distribuées au hasard. Regardez maintenant la même liste. Ce ne sont plus trois données. Ce sont trois aperçus d'une seule règle, et derrière la règle il y a une famille de cinq mille ans qui s'étend de l'Inde à l'Irlande. L'une de ses branches est passée par les forêts de Germanie et a gagné l'Angleterre ; une autre est arrivée à Rome, puis en Gaule et, ce soir, dans votre bouche. La liste n'a pas changé. C'est vous qui avez changé.

Une dernière suggestion, qui ne vous oblige ni à acheter quoi que ce soit ni à vous inscrire nulle part. Ce soir, choisissez un de vos mots, n'importe lequel. Enlevez-lui les voyelles. Regardez l'os. Et demandez-vous d'où il vient : combien de chemin il a dû faire pour arriver, justement aujourd'hui, justement jusqu'à vous.

Les mots ont des os. Maintenant, vous savez où les chercher.

Et si vous voulez continuer, vous me trouverez à deux adresses : www.endolinguistics.science et www.independentbooks.site.

A. T. M.

Annexe A. Aide-mémoire

Les sept classes

symbole	se lit	région	consonnes
Φ	phi	les lèvres	p, b, f, v ; le <i>w</i> anglais en début de syllabe
Θ	thêta	les dents	t, d, le <i>th</i> anglais
X	khi	le fond	k, g (de <i>gare</i>), le <i>h</i> anglais et allemand, le <i>j</i> espagnol
Σ	sigma	le sifflement	s, z, ch (<i>chat</i>), j (<i>jour</i>), g (de <i>gel</i>)
Λ	lambda	ce qui coule	l, r (le <i>r</i> français comme le <i>r</i> roulé)
M	san	le bourdonnement fermé	m
Ξ	xi (<i>ksi</i>)	le bourdonnement ouvert	n, gn (<i>gagner</i>), le <i>ng</i> anglais, le <i>ñ</i> espagnol

Cas limite : le *y* de *yeux* et le *ou* de *oui* en début de mot (comme le *y* de l'anglais *yes* et le *ll* / *y* de l'espagnol du Mexique). On les note entre parenthèses et on ne les range pas de force dans une classe.

Comment extraire un code, en trois étapes

1. **Racine.** Enlevez les terminaisons et les préfixes : *-er, -ir, -re, -s, -tion, -ment, -té, -eur, re-, dé-, in-...*
2. **Squelette.** Notez les consonnes de la racine telles qu'elles **sonnent**, dans leur ordre.
3. **Classes.** Remplacez chaque consonne par son symbole.

Les règles du son (français, prononciation standard de France)

- Le son, pas l'orthographe. Les lettres muettes ne comptent pas : les consonnes finales muettes (*petit* p · t, *doigt* d, *temps* t) et le *h*, toujours muet en français.
- **Voyelles nasales** : le *n* ou le *m* qui ne fait que nasaliser la voyelle n'est pas une consonne. *Plein* p · l, mais *pleine* p · l · n ; *lampe* l · p. Le *n* dort dans la voyelle ; au féminin, il se réveille.
- *c* (devant *a, o, u*), *qu, k* → son *k* → X. *ph* → *f* → Φ.
- *ch* → Σ (*chat*). *j*, et *g* devant *e* ou *i* → le son de *jour* → Σ.
- *gn* → un seul son → Ξ (*gagner* g · gn).
- *x* → *k · s* ou *g · z*.
- Les lettres doubles comptent une fois (*femme* f · m).
- Le *r* français, qui se fait au fond de la gorge, est Λ, comme le *r* roulé de l'espagnol : la classe suit la fonction du son dans le mot (le *r* qui coule), pas l'endroit exact où il se forme.

- Les semi-voyelles des diphtongues sont des voyelles : le *oi* de *trois* ($t \cdot r$), le *ui* de *nuit* (n), le *i* de *pied* (p) et de *pierre* ($p \cdot r$). Elles ne comptent pas.
- Liaison : on prend le mot seul.
- L'accent compte : au Québec, *tu* se dit [tsy] et *dire* [dzir] ; en Belgique, en Suisse et en Afrique, le *r* peut être roulé (même classe Λ). Le squelette dépend de l'accent.

Pour comparer. En espagnol, le *h* est muet ; *j*, et *g* devant *e* ou *i*, sonnent comme un *h* fort $\rightarrow X$; *ll* et *y* sont des cas limites ; *c* devant *e* ou *i* et *z* $\rightarrow s$ en Amérique latine, *th* en Espagne ; *rr* $\rightarrow$ un seul Λ ; le *i* et le *u* des diphtongues (*tierra*, *rueda*) sont des voyelles. En anglais, *th* $\rightarrow \Theta$; le *h* se prononce $\rightarrow X$ (*house*, *hair*) ; *sh*, *ch*, *j* $\rightarrow \Sigma$; *ng* $\rightarrow \Xi$; le *w* en début de syllabe $\rightarrow \Phi$; les lettres muettes ne comptent pas (le *k* de *know*, de *knife*) ; le *r* après une voyelle dépend de l'accent (l'anglais des États-Unis le prononce, une grande partie de l'Angleterre non : *mother* $m \cdot th \cdot r$ ou $m \cdot th$).

Notation

on écrit	cela veut dire
$p \cdot d \cdot r$	un squelette : des consonnes réelles
$\Phi \cdot \Theta \cdot \Lambda$	un code : des classes, dans leur ordre
$\{\Phi, \Theta, \Lambda\}$	un noyau : les mêmes classes, sans ordre
*tréyes	un mot reconstruit , qui n'est écrit dans aucun document

Les six questions à se poser avant de croire à un lien

1. L'ai-je vérifié dans un dictionnaire étymologique ?
2. Est-ce la même famille de langues ?
3. Suis-je en train d'additionner des classes ?
4. Ai-je compté les mots qui ne collent pas ?
5. Est-ce que je le présente comme une découverte ou comme une lecture ?
6. Est-ce que cela résiste à quelqu'un qui ne pense pas comme moi ?

Annexe B. Solutions

Avant de lire une solution, essayez l'exercice. Si vous l'avez déjà essayé et que vous avez fait fausse route, tant mieux : une erreur suivie de sa correction est l'une des meilleures façons d'apprendre.

Les étymologies de ces solutions ont été vérifiées dans le corpus de recherche du programme, qui rassemble des dictionnaires étymologiques et des bases de données d'experts.

Chapitre 2

Exercice 2.1. Tous les squelettes suivent la prononciation standard de France.

Les mots ont des os

mot	squelette	commentaire
temps	t	le <i>m</i> ne fait que nasaliser la voyelle ; le <i>p</i> et le <i>s</i> sont muets
doigt	d	le <i>oi</i> se dit <i>wa</i> : c'est une voyelle ; le <i>g</i> et le <i>t</i> sont muets
photo	f · t	<i>ph</i> se dit <i>f</i>
femme	f · m	<i>mm</i> compte une fois
chaque	ch · k	<i>ch</i> est un seul son ; <i>qu</i> se dit <i>k</i>
plein	p · l	le <i>n</i> dort dans la voyelle nasale
pleine	p · l · n	au féminin, le <i>n</i> se réveille
gagner	g · gn	<i>gn</i> est un seul son ; le <i>r</i> de <i>-er</i> est muet

Chapitre 3

Exercice 3.1.

mot	squelette	code
mère	m · r	M · Λ
table	t · b · l	Θ · Φ · Λ
pierre	p · r	Φ · Λ (le <i>i</i> est une voyelle ; <i>rr</i> compte une fois)
lampe	l · p	Λ · Φ (le <i>m</i> dort dans la voyelle na- sale)
chat	ch	Σ (le <i>t</i> est muet)
fils	f · s	Φ · Σ (le <i>l</i> est muet)

Comparez *lampe* avec l'anglais *lamp* : en anglais, le *m* se prononce,

et le squelette devient $l \cdot m \cdot p, \Lambda \cdot M \cdot \Phi$. Même mot sur le papier, deux os différents dans la bouche.

Exercice 3.2.

mot	comment ça se prononce	squelette	classes
mother	le <i>th</i> avec la langue entre les dents	$m \cdot th \cdot r$ (États-Unis) / $m \cdot th$ (Angleterre)	$M \cdot \Theta \cdot \Lambda / M \cdot \Theta$
think	le <i>th</i> avec la langue entre les dents, puis <i>ink</i>	$th \cdot ng \cdot k$	$\Theta \cdot \Xi \cdot X$
house	<i>haous</i> , avec un <i>h</i> soufflé	$h \cdot s$	$X \cdot \Sigma$
water	le <i>w</i> arrondit les lèvres, puis <i>ter</i>	$w \cdot t \cdot r$ (États-Unis)	$\Phi \cdot \Theta \cdot \Lambda$
knife	<i>naïf</i>	$n \cdot f$	$\Xi \cdot \Phi$ (le <i>k</i> est muet)
yes	<i>yès</i>	$(y) \cdot s$	cas limite + Σ

Le piège de *house* : le *h* se prononce ! Un francophone a l’habitude de le laisser tomber, mais en anglais il compte, et il est X .

Chapitre 4

Exercice 4.1. Les couples qui ont le même noyau dans l’ordre inverse sont :

l'un	l'autre	codes
tape	pâte	$\Theta \cdot \Phi$ et $\Phi \cdot \Theta$
mal	lame	$M \cdot \Lambda$ et $\Lambda \cdot M$
sac	casse	$\Sigma \cdot X$ et $X \cdot \Sigma$
nappe	panne	$\Xi \cdot \Phi$ et $\Phi \cdot \Xi$

Aucun de ces couples n'est apparenté. *Mal* vient du latin *malus* et *lame* de *lāmina* ; *sac* vient de *saccus*, et *casse* du verbe *casser* ; *nappe* vient de *mappa* et *panne* de *pinna* ; *pâte* vient de *pasta*, et *tape* du verbe *taper*, d'origine germanique. Ce sont des inversions de jeu, bonnes pour entraîner l'œil.

Chapitre 5

Exercice 5.1.

paire	groupe	pourquoi
trois / three	(a) codérivés de même sens	les deux viennent du même mot proto-indo-européen
actuellement / actually	(b) codérivés qui ont changé de sens	les deux viennent du latin ; en anglais, <i>actually</i> veut dire « en fait »
tomate / tomato	(c) emprunt	l'espagnol l'a pris au nahuatl <i>tomatl</i> , et le français comme l'anglais l'ont pris à l'espagnol
nuît / night	(a) codérivés de même sens	les deux viennent du même mot proto-indo-européen
bœuf / beef	(c) emprunt	l'anglais l'a pris au français (ancien français <i>buëf</i>) ; au fond, <i>beef</i> est un parent lointain de <i>cow</i> , mais il n'est pas arrivé en anglais par héritage
librairie / library	(b) codérivés qui ont changé de sens	l'anglais a pris <i>library</i> au français <i>librairie</i> (du latin <i>liber</i>) ; en anglais, il veut dire « bibliothèque »

Chapitre 6

Exercice 6.1. *Fils* en espagnol se dit *hijo*, et *fer* se dit *hierro* : le *f* latin que le français a gardé, l'espagnol l'a perdu, et il ne reste que le *h* muet.

Clé en italien se dit *chiave* : le groupe *cl* est devenu *chi*.

Exercice 6.2. Par la loi de Grimm : *pied* → *foot*, *dent* → *tooth*, *corne* → *horn*. Le codérivé savant **anglais** de *foot* que vous connaissez presque est **pedestrian** (« piéton »), du latin *pedester*, qui vient de *pes*, « pied ». En français, le même mot latin a donné *pédestre*. Si vous cherchez d'autres mots en *ped-* (comme *pédale*), vous trouverez peut-être d'autres cousins de *foot*, mais vérifiez chacun.

Chapitre 8

Exercice 8.1. Pour l'anglais *feast* : **fête**. Les deux viennent du même ancien français *feste* ; le *s* que l'anglais a gardé, le français l'a perdu, et l'accent circonflexe marque sa place. Pour l'espagnol *hierro* : **fer**, du latin *ferrum*. Là où l'espagnol a un *h* muet, le français garde le *f*.

Chapitre 9

Exercice 9.1. Les trois mots viennent du nahuatl, et ils sont arrivés en français par l'espagnol :

français	espagnol	nahuatl
chocolat	chocolate	chocolātl
coyote	coyote	koyoo-tl (forme nahua reconstruite)
tomate	tomate	tomatl

Regardez les finales. La terminaison des noms en nahuatl, *-tl*, est devenue *-te* en espagnol (*chocolātl* → *chocolate*, *tomatl* → *tomate*). Le français a gardé la forme espagnole (*coyote*, *tomate*) ou l'a raccourcie (*choco-*

lat, où le *t* s'écrit mais ne se prononce plus). C'est une règle d'emprunt, comme les correspondances du chapitre 6, mais entre des langues qui ne sont pas parentes.

Annexe C. Glossaire

Entre parenthèses, le chapitre où le terme apparaît pour la première fois.

Affixe (2). Pièce qui se colle à la racine pour changer sa fonction : un préfixe se place avant (*re-*, *dé-*), un suffixe après (*-tion*, *-ment*).

Apophénie (12). Tendance à voir des liens ou des figures là où il n'y en a pas. C'est à la fois le moteur de la créativité et celui des erreurs.

Appropriation (11). Le travail qui consiste à faire sienne une langue venue du dehors. Il a lieu avec la première langue, et il recommence avec chaque langue nouvelle.

Cas limite (3). Son qui se trouve à la frontière entre deux catégories, comme le *y* de *yeux* ou le *ll* de l'espagnol du Mexique. On le note sans le ranger de force dans une classe.

Case ouverte (12). Relation qu'on peut voir et vérifier, mais que personne n'a encore complètement expliquée, comme la ressemblance entre *mucho* et *much*. On ne la transforme pas en une parenté qui n'existe pas, et on ne la rejette pas non plus comme du « pur hasard ».

Classe (3). Chacune des sept régions de la bouche, avec sa sensation propre : Φ , Θ , X , Σ , Λ , M , Ξ . Une classe seule ne signifie rien. On les appelle aussi classes OAS.

Code (4). Suite de deux ou trois classes, dans leur ordre, tirée du squelette de la racine d'un mot. Un code oriente un champ de sens ; il ne le définit pas.

Codérivé (5). Mot qui descend d'une même source qu'un autre. Il garde souvent son code, mais pas toujours : le chemin peut l'user (l'espagnol *hijo*, du latin *filius*, a perdu le *f*). Les linguistes disent *cognat* ou *mot apparenté*.

Convergence (12). Relation entre deux mots d'histoires différentes qui arrivent au même code et au même champ de sens, comme *mucho* et *much*. Ce n'est pas une parenté, mais c'est un fait ; son explication reste ouverte.

Correspondance (6). Règle selon laquelle un son d'une langue apparaît sous la forme d'un autre son dans une langue apparentée : là où le latin a *p*, l'anglais a *f*.

Cualo (13). Dans la métaphysique cualique, l'unité minimale de l'apparaître vécu, antérieure aux mots. On ne peut pas le mesurer ; on n'en connaît que les traces.

Emprunt (5). Mot qu'une langue prend tout fait à une autre, comme *tomate*, venu du nahuatl par l'espagnol.

Endolangage (1). L'organisation profonde d'une langue, au-dessous de ce qu'elle dit : codes, rythmes, motifs qu'on ne voit pas.

Endolinguistique (1). Discipline qui étudie ce que les langues portent à l'intérieur. Elle a été fondée par la Dre Christiane S. Meulemans et le Dr José Ángel Elias Fernández y Cuevas.

Endorythme (10). Le rythme intérieur d'une personne : la manière d'aller dans le temps d'où naissent tous ses rythmes quand elle parle. Il se forme avant les mots et s'entend dans l'accent.

Étymologie populaire (12). Changement d'un mot parce que ses locuteurs ont cru y voir un lien qu'il n'avait pas, comme l'anglais *crayfish*.

Exolangage (1). La langue telle qu'elle apparaît : les mots qu'on entend, la grammaire, l'orthographe.

Faux ami (5). Mot d'une autre langue qui ressemble à l'un des vôtres mais ne veut pas dire la même chose. Ce peut être un parent qui a changé de sens ou un inconnu qui se contente de ressembler.

Habence (13). Mot du philosophe mexicain Agustín Basave Fernández del Valle pour le « il y a » originaire, antérieur à toute mesure et à tout nom.

Inconscient partagé (13). Ce que les locuteurs d'un macrosystème partagent sans le savoir. Il n'est pas universel : il est relatif à chaque famille de langues.

Inversion (4). Changement d'ordre d'un code qui conserve son noyau : $\Theta \cdot \Lambda$ et $\Lambda \cdot \Theta$.

Langue tonale (10). Langue dans laquelle la hauteur de la voix fait partie du mot, comme le chinois mandarin ou le zapotèque.

Logos (13). La parole, le concept, la raison. Dans la métaphysique cualique, il arrive après l'expérience.

Loi de Grimm (6). Ensemble de changements en chaîne des consonnes des langues germaniques, décrit par Jacob Grimm en 1822.

Macrosystème (9). Une grande famille de langues vue comme un système : l'indo-européen, le sémitique, l'uto-aztèque. On ne mélange pas les macrosystèmes dans une même comparaison.

Micromusicalité (10). Les détails les plus fins de la voix : tremblements, pauses, tensions. Ils portent une bonne part de ce que ressent une personne.

Noyau (4). L'ensemble des classes d'un code, sans tenir compte de l'ordre : $\{\Theta, \Lambda\}$.

OAS (3). Sigle anglais d'*Originating Affective Sounds*, « sons affectifs originaires » : le nom des sept classes.

Phrase-pont (8). Phrase de votre langue pliée pour s'aligner sur une autre, avec de vrais mots de votre langue.

Point d'accès (8). Mot de votre langue, parfois moins courant, qui est un codérivé d'un mot de la langue que vous apprenez : *fête* pour l'anglais *feast*.

Proto-indo-européen (1). La langue reconstruite dont descendent les langues indo-européennes. Elle n'a laissé aucun document écrit.

Psychophonologie (10). Étude du son du langage sur trois plans à la fois : la structure, la musique et l'esprit.

Qualité (13). Ce qu'est une expérience telle qu'on la vit, et qu'aucun nombre n'épuise : le rouge tel que vous le voyez, le goût d'une mangue.

Racine (2). La pièce du mot qui porte le sens. C'est de la racine qu'on tire le code.

Registres du sens (12). Trois manières dont un lien entre des mots peut exister : sens trouvé (l'histoire le garantit), sens construit (une interprétation déclarée comme telle) ou sens projeté (une affirmation sans appui : l'apophénie).

Retirer l'échafaudage (8). Vérifier si vous vous souvenez de quelque chose sans l'aide qui vous a servi à l'apprendre, pour savoir s'il y a eu un vrai apprentissage ou seulement de la suggestion.

Seuil (11). Lieu de passage entre deux états. Le seuil phonique est le passage entre la pensée et le son.

Squelette (2). Les consonnes d'un mot, dans leur ordre, telles qu'elles sonnent.

Tonogenèse (10). Naissance d'un ton quand une langue perd une consonne et que la différence qu'elle marquait passe dans la mélodie de la voyelle.

Zone de Meulemans (11). Région de l'hémisphère droit du cerveau où, selon une hypothèse de cette tradition, se traiteraient les codes, le rythme et la mélodie de la parole.

Annexe D. Pour continuer

Des outils pour vérifier

Ce que vous emportez de plus important de ce manuel, c'est l'habitude de vérifier. Ces outils sont gratuits, et ils servent justement à cela.

- **Le TLFi** (*Trésor de la langue française informatisé*), sur le site du CNRTL, www.cnrtl.fr. Pour chaque mot français, il dit d'où il vient.
- **Le Wiktionnaire** (fr.wiktionary.org) et le **Wiktionary** anglais (en.wiktionary.org). Des dictionnaires collaboratifs, avec étymologies, prononciations et enregistrements dans un très grand nombre de langues. Comme ils sont collaboratifs, il vaut mieux les comparer avec une autre source.
- **L'Online Etymology Dictionary**, sur etymonline.com. En anglais. Il explique d'où vient chaque mot anglais, presque toujours avec ses parents dans d'autres langues : un bon compagnon pour votre cours d'anglais.
- **IE-CoR** (iecor.clld.org). La base de données d'experts d'où viennent les pourcentages du chapitre 7. Elle est technique, mais vous pouvez y chercher un concept et voir comment il se dit

dans plus de 150 langues indo-européennes, et quelles formes sont codérivées entre elles.

Si vous voulez lire davantage

- Le *Dictionnaire historique de la langue française*, publié par Le Robert. Un classique. Pour le jour où vous voudrez savoir d'où vient un mot avec plus de détails que ne vous en donne un dictionnaire ordinaire.
- Alejandro Toledo Martínez, *Teoría de la Endolingüística: Fundamentos y Aplicaciones*. Editorial ELADEM, 2025. L'exposé complet de la discipline, pour le jour où ce manuel vous semblera trop court. En espagnol.
- Alejandro Toledo Martínez, *El lenguaje antes de las palabras (Le langage avant les mots)*. Sur l'inconscient partagé et sur ce que le langage organise avant que nous le pensions. En espagnol.
- Alejandro Toledo Martínez, *Psychophonology: The Musical Architecture of Embodied Thought*. En anglais. La psychophonologie complète : les voyelles, le rythme, l'endorythme, le seuil.
- Alejandro Toledo Martínez, *Metafísica cuálica (Métaphysique cuálique)*. Pour la partie philosophique du chapitre 13. En espagnol.

Pour en savoir plus

Si ce manuel vous a donné envie d'aller plus loin, il y a deux endroits où vous pouvez aller :

- www.endolinguistics.science — le site de l'endolinguistique : la

discipline, ses textes et ses recherches.

- www.independentbooks.site — où l'on trouve les livres de la série : *Teoría de la Endolingüística*, *El lenguaje antes de las palabras*, *Psychophonology*, *Metafísica cuálíca* et d'autres.

Une suggestion pour le groupe

Si vous lisez ceci en classe, avec un groupe, il existe un exercice qui marche très bien. Chacun choisit un mot de chez lui : un mot de sa grand-mère, un mot de sa région, un mot qui ne se dit que dans sa famille. Il en tire le squelette et le code. Ensuite, tous ensemble, vous cherchez son histoire dans un dictionnaire étymologique. Certains viendront du latin, d'autres de l'arabe, du nahuatl par l'espagnol, d'une langue régionale ou d'une autre langue de vos familles, d'autres encore on ne sait d'où. À la fin, dessinez au tableau la carte des lieux d'où viennent les mots du groupe. C'est une carte de vous.